

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

217

dix-neuvième année

Janvier 1972

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	45 F	23 F
Etranger	55 F	28 F

Abonnement de soutien : 1 an : 55 F -- Etranger : 65 F

Abonnement d'Honneur : 100 F

Le numéro : 4,50 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboks 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5

C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

« Copyright « Arcadie 1972 »

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28-LUISANT

Dépôt légal 1972. N° 438 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

JANVIER 1972

SOMMAIRE

L'univers homosexuel, par MARTIN HOFFMAN 5

Nouvelles d'Espagne 15

Mon grand Louis (suite), par YVES CERNY 20

Nouvelles de France, par J.-P. MAURICE 27

Evocations sur un jeune Dieu, par DEMIS 33

Les Amis, film vu par SINCLAIR,
DANIEL LANDERROY et JEAN-NOEL SEGRESTAA 36

LIVRES :

Diario di un omosessuale, de Giacomo DACQUINO 41

Carrefour d'amour, de J. STOUMPF de MONCHAMPS 42

Lady Black, d'Yves NAVARRE 43

Une saison perdue, de Bernard DELTAILLE 44

CINÉMA :

Les lèvres rouges, de Harry HUMEL 45

Les producteurs, de Mel BROOCK 46

Enquête sur le vice, de Alfred VOHER 47

Salaud, de Michel TUCHNER 48

Le frère, la sœur et l'autre, de Douglas HICKOK 49

DISQUE :

Copain, ami, amour, chanson de DAVE 50

Garçons Blonds

Roux et

Bruns

crucifiés au Soleil

Longs corps tachés de Sang

Caches d'Azur

Poignets cisaillés d'Or

Arc-boutés sur terre aux regards dans les cieux

Sexes tendus sous leurs éclaboussures de pastel

Adolescents empâtés

Trop vieux enfants Boudeurs

Boursouflés dans les Jeans à ceinturons d'argent

Peuples Nocturnes des Bords de Mer

Silhouettes Nonchalantes

Affamés de la Nuit

DOMINIQUE LUCAS.

MARTIN HOFFMAN

L'UNIVERS HOMOSEXUEL

OU COMMENT LA SOCIÉTÉ SECRÈTE SES FLEAUX

(à paraître début janvier 1972)

Ed. Robert Laffont — 20 F

L'UNIVERS HOMOSEXUEL

ou comment la société secrète ses fléaux

de MARTIN HOFFMAN.

Grâce à l'obligeance des Editions Robert Laffont nous donnons ici — comme en novembre — quelques « bonnes feuilles » de cet important ouvrage qui paraît aujourd'hui en France.

LE CRIME CONTRE NATURE

Depuis l'époque de l'anathème biblique (Lévitique, 18, 22 et 20, 13) jusqu'à nos jours, l'homosexualité est considérée comme une telle abomination que les textes de lois destinés à la réprimer ne la citent que par allusions. Pendant des siècles, on a parlé du « péché abominable que le chrétien ne doit pas nommer ». Les formulations actuelles ne sont généralement pas plus précises. Dans 13 Etats des Etats-Unis, on utilise le terme de « sodomie » ; un autre parle de « bougrerie » ; on trouve 19 fois l'expression « crime contre nature » et 6 fois une combinaison de cette dernière tournure avec le mot « sodomie ». Comme nous l'avons vu, les organismes chargés d'appliquer les lois ne se sentent pas tant concernés par les rapports sexuels entre adultes consentants en privé que par les actes commis dans les lieux publics.

Il est très instructif de chercher ce que veut dire au juste la formule « crime contre nature », car ainsi que maints juristes l'ont remarqué, c'est l'un des rares cas où la victime n'est pas une personne physique mais la « nature » elle-même. Mais qu'est-ce donc que cette étrange victime ? Pour répondre à cette question et comprendre le sens de l'expression qui nous intéresse ici, il nous faut

remonter jusqu'à la pensée grecque qui a élaboré le concept de nature.

Je dois peut-être au lecteur une justification pour la digression quelque peu détaillée que je vais faire sur l'histoire de la philosophie antique, des origines d'un concept complexe et de son déclin à la fin du Moyen Age. Deux raisons me poussent à ouvrir cette discussion au stade actuel de mon étude sur l'homosexualité masculine. En premier lieu, il n'est pas possible de comprendre véritablement le sens des dispositions légales prises contre l'homosexualité si on ne sait pas ce que veut dire le mot « nature » dans l'expression « crime contre nature ». Comme on le verra, il ne s'agit pas ici de la nature au sens courant du terme ; le mot ne désigne pas dans ce cas précis l'univers des arbres, des fleurs, des animaux, etc. En second lieu, le problème n'est pas dépassé, car aujourd'hui encore un grand nombre des contempteurs de l'homosexualité la qualifient d'anti-naturelle. Il n'est pas possible de saisir les fondements de cette critique si on ignore ce que recouvre l'idée de nature et par conséquent le concept du comportement naturel. Je réclame donc l'indulgence du lecteur : cette incursion dans la philosophie grecque et l'histoire des débuts de la pensée moderne est de première importance pour le sujet qui nous occupe.

Dans un passage de sa *Métaphysique* consacré à l'analyse directe du sens du mot « nature », Aristote donne la définition suivante : « au sens strict et premier, la nature est l'essence des choses qui possèdent en elles-mêmes, en tant que telles, une source de mouvement » (*Métaphysique* 1915 a, 13-15). Cette définition demande bien sûr une explication, car si tous les mots de cette traduction nous sont connus, ils ont ici un sens qui ne nous est pas familier, à commencer par le terme de nature lui-même. Par les « choses qui possèdent en elles-mêmes, en tant que telles, une source de mouvement », Aristote entend les êtres vivants, i.e. les plantes et les animaux. Ces derniers s'opposent aux objets inanimés comme les pierres et les montagnes (L'eau est un cas spécial ; comme les autres éléments que les grecs considéraient comme des corps simples, c'est-à-dire la terre, l'air et le feu, elle était sensée, elle aussi, posséder en elle-même une source de mouvement. Mais nous n'avons pas ici à nous occuper de ces nuances). Comment peut-on considérer toutefois

que les plantes appartiennent à la première catégorie ? Il faut pour répondre à cela comprendre ce qu'Aristote veut dire quand il parle de mouvement. Il ne s'agit pas seulement pour lui de la locomotion, dont les animaux sont de toute évidence capables, mais aussi de la faculté de pousser et de se développer ; il est clair alors qu'un gland est doué de mouvement puisqu'il est capable de se transformer en chêne.

Par « essence », Aristote entend le ou les attributs qui définissent l'être envisagé, qui le font véritablement ce qu'il est. L'écriture est l'essence d'un stylo, le chêne l'essence d'un gland. Quand on parle du gland, créature vivante, on peut dire aussi qu'il est dans sa *nature* de se transformer en chêne. La nature d'un être vivant est la source de son évolution, de son organisation et de son comportement *propres*, qui lui permet d'être ce qu'il est et de faire ce qu'il fait.

Pourquoi le gland devient-il un chêne ? Aristote répond que cette transformation est inscrite dans sa nature, à qui seule une force extérieure peut faire obstacle. La pluie, une terre fertile, etc..., sont certes nécessaires, mais pas fondamentalement déterminantes. Ce sont des forces qui agissent en *lui-même*, avant tout sa nature, qui lui permettent d'évoluer.

Collingwood a dit que pour les grecs « le monde de la nature était saturé ou imprégné par l'esprit » (Collingwood, 1960, p. 3). « La graine ne pousse que parce qu'elle travaille à devenir une plante... parce qu'elle *veut* devenir une plante » (ibid, p. 84). Prise au pied de la lettre, cette remarque de Collingwood est exagérée. Il ne faut pas croire que les Grecs étaient persuadés qu'il y avait dans chaque graine un petit cerveau qui établissait des plans pour assurer la naissance de la plante future. Elle jette pourtant une certaine lumière sur l'idée que se faisaient les Grecs de la nature. Ils postulaient qu'il y avait une *âme* en tout être vivant, et que cette âme voulait faire de la matière qui lui était soumise un individu accompli de l'espèce — c'est-à-dire la faire accéder à sa nature totale, réaliser son essence. L'âme de la graine perçoit la plante future et pousse la semence vers son développement. C'est de cette présence d'une âme dans les êtres vivants et dans les corps célestes que Platon parle lorsqu'il affirme que « les dieux sont présents en toute chose » (*les Lois*, 899 b, 9). La similitude de cette conception avec les formes

primitives de l'animisme saute aux yeux. Beaucoup plus subtile, la théorie des Grecs était donc moins évidemment anthropomorphique ; il est clair néanmoins que Collingwood a bien vu l'identité fondamentale entre les conceptions primitives et classiques de la nature. Ces philosophies considèrent que toute créature vivante doit tendre vers un accomplissement prescrit par la nature. Cet état d'accomplissement est la véritable forme de l'être, la forme complète, adulte, de l'espèce à laquelle il appartient. Cette conception de l'être se relie à l'idée de *potentialité*, ce qui signifie que tous les membres d'une espèce ont, sauf s'ils sont victimes d'une force extérieure ou « contingente », la capacité de réaliser leur nature véritable. Ils sont potentiellement capables d'atteindre la forme achevée que leur âme appréhende. Plutôt d'ailleurs que d'employer le terme d'âme, disons qu'il existe une *tendance active* qui travaille à l'accomplissement de la véritable nature de l'être achevé. On voit donc que par mouvement, Aristote entend essentiellement, plus que la locomotion, la concrétisation d'une potentialité. Les objets inanimés, par contre, ne possèdent en eux aucune tendance de cet ordre, et pour qu'un bloc de pierre, par exemple, prenne une forme prédéterminée et devienne une sculpture, il faut pour cela qu'intervienne une force extérieure qui elle, a dans son esprit cette nouvelle forme, en l'occurrence l'artiste.

La loi de la « nature ».

La doctrine de la « loi naturelle » ou « loi de la nature » est l'application à l'homme de la conception de l'univers qui découle de la conception classique de la nature. Le professeur John Wild, avocat de cette théorie, définit ainsi la loi naturelle : « Par loi naturelle, ou loi morale, j'entends un système d'actions universel applicable partout à tous les hommes, que la nature humaine exige d'elle-même pour son propre accomplissement » (Wild, 1953, p. 64).

On voit tout de suite que la « nature humaine » ainsi comprise est parfaitement conforme à la conception aristotélicienne de la nature que nous venons d'examiner. Cette philosophie affirme que chaque homme porte en lui des tendances *actives* qui le poussent vers un mode de vie particulier qui n'est autre que la façon naturelle de vivre. Pour s'accomplir, il lui faut donc obéir à un certain nombre de règles. L'adéquation que fait Wild entre la « loi morale »

et la « loi naturelle » indique que selon sa théorie, l'homme dispose d'un certain degré de liberté qui lui permet de choisir entre le bien (i.e. ce qui est naturel) et le mal (i.e. ce qui ne l'est pas). Quand un homme adopte sans faillir des comportements naturels ou convenables, il devient un membre adulte de son espèce et atteint donc le stade de la véritable humanité.

Il faut souligner maintenant le rapport étroit qui lie l'idée de la loi naturelle et les pratiques législatives et politiques. S'il existe vraiment un système d'actions universel que les hommes doivent suivre pour conquérir leur véritable nature, alors l'Etat et les institutions sociales se doivent d'encourager ou d'imposer les actes qui obéissent audit système et le décourager ou interdire ceux qui le violent. Beaucoup de moyens ont été utilisés ou le sont encore pour atteindre ce but. Le principe fondamental qu'on choisit généralement est la politique de « la carotte et du bâton », dont les deux piliers politiques sont respectivement, pour schématiser, le moraliste et le policier. Le premier dit ce qu'il faut faire, le second punit ceux qui ne le font pas. Si on se place du point de vue du bâton, on comprend pourquoi les pratiques sexuelles déviantes sont considérées dans beaucoup d'Etats américains comme des « crimes contre nature ». Cela signifie qu'elles vont à l'encontre des tendances innées de l'être humain, qui doivent la pousser vers un certain type d'activité sexuelle.

A ce sujet il est utile de rappeler que les lois contre les pratiques homosexuelles sont rédigées sans faire allusions spécifiquement à la pratique homosexuelle et qu'elles ne couvrent pas cette seule pratique ; les « crimes contre nature » désignent toutes sortes de gestes qui ont souvent cours entre des couples hétérosexuels dont beaucoup sont mariés. Lorsqu'un couple marié pratique la sodomie, ils injurient autant la loi qui défend le crime contre nature que les homosexuels qui font de même quelques maisons plus loin. Autrement dit, la loi interdit certains *actes*, sans se soucier des tendances sexuelles de ceux qui les commettent.

Le déclin de la « nature ».

Pour Aristote, l'existence de la nature allait de soi ; il lui semblait qu'il serait absurde d'essayer de la démontrer (Physique, 193 a, 1-9). Pourtant, quelques

pages plus loin, il affirme qu'il serait absurde de prôner une conception téléologique des êtres vivants si on prône en même temps une conception non téléologique des corps célestes et de leurs mouvements (196 a, 25-196 b, 5). On parle de téléologie lorsque les buts à atteindre sont postulés comme agents actifs de leur propre réalisation. Par exemple, la finalité du gland, c'est-à-dire le chêne, était d'une certaine façon présente dans l'âme du gland et poussait sans cesse celui-ci à son but.

Or, à l'heure actuelle, les adeptes de la loi naturelle se trouvent acculés à avoir une conception non téléologique non seulement des sciences exactes et biologiques, mais aussi d'une bonne partie des sciences sociales et psychologiques, alors qu'ils conservent une approche téléologique de certains aspects de l'expérience humaine. Cette situation paradoxale tient à plusieurs facteurs, dont le principal est l'abandon de la nature en tant que catégorie d'explication au fur et à mesure du progrès des sciences naturelles. On entend souvent parler de la grande révolution scientifique des XVI^e et XVII^e siècles. Il serait plus juste de caractériser cette importante évolution intellectuelle comme la période pendant laquelle la conception de la nature telle que nous l'avons définie a cessé de jouer un rôle dans les divers champs de la science, les uns après les autres.

Il n'est pas possible de citer un événement quelconque dans la pensée européenne entre le XIV^e et le XVI^e siècle et de dire : « *C'est alors* que les choses se sont mises à bouger ». Néanmoins, une certaine fermentation intellectuelle qui commençait d'agiter quelques scolastiques du XVI^e siècle peut nous permettre de déterminer les facteurs qui ont conduit à l'éclosion de la science moderne.

Que ce soit de bonne foi, ou parce qu'il s'agissait là d'un artifice rhétorique qui leur permettait d'échapper à l'accusation d'hérésie, un certain nombre de philosophes adoptaient alors la position suivante : Dieu étant omnipotent, il est capable de créer toutes les espèces d'univers qu'il lui plaît ; ainsi donc, les explications courantes de l'univers ne constituent pas les seuls systèmes théoriques imaginables. Si Dieu en avait décidé ainsi, il aurait pu créer un univers obéissant à d'autres lois.

Cet argument, qui se servait de la théologie pour contester la philosophie officielle, permit la naissance de nombreuses spéculations cosmologiques nouvelles et hété-

rodoxes. Comme les théoriciens du Moyen Âge étaient plus versés dans la philosophie que dans la recherche expérimentale, ce foisonnement intellectuel n'eut pas de conséquences concrètes au XIV^e siècle. Mais certains penseurs concurent alors des doctrines à ce point radicales qu'elles nous semblent modernes. Guillaume d'Ockham figure au premier rang de ces hommes.

Ockham est connu pour plusieurs doctrines dont la plupart étaient explicitement anti-aristotéliennes ou utilisées contre le système d'Aristote. Sa doctrine de l'économie dans la théorie, bien qu'elle ne fût pas nouvelle, joua un grand rôle dans le déclin de la conception aristotélienne de la nature. Elle enseignait qu'il ne fallait pas dans un raisonnement multiplier les entités sans nécessité. La théorie qui explique le plus simplement les phénomènes est toujours préférable.

Ockham et son école ne détruisirent pas la science médiévale qui était tout imprégnée d'Aristote, mais ils fourbirent les armes intellectuelles qui allaient servir aux penseurs des siècles suivants. En l'absence de recherches expérimentales, Ockham et les autres scolastiques du XIV^e siècle n'avaient pas pour leur part d'alternative nouvelle à proposer.

On connaît bien les grandes figures de la révolution scientifique, Copernic, Brahé, Kepler, Galilée, Bacon, Descartes, Harvey et Newton, liste au demeurant quelque peu arbitraire. Plutôt que d'entrer dans le détail de l'évolution qui conduisit à l'abandon du concept de nature sous ses diverses formes scientifiques, et fit apparaître d'autres interprétations, nous ne donnerons ici que les principales étapes de ce processus de substitution.

L'un des leviers essentiels fut la propagation de travaux de laboratoire véritablement scientifiques. Tycho Brahé, par exemple, produisit des volumes entiers d'observations astronomiques que Kepler devait utiliser plus tard. Les précurseurs de la mécanique locale, dont le plus célèbre est Galilée, multiplièrent les expériences en faisant tomber des objets, en les jetant ou en leur faisant descendre des plans inclinés, etc... Les biologistes, dont Vesalius et surtout Harvey, disséquèrent les cadavres et appliquèrent les méthodes comparatives à l'étude de la physiologie humaine.

Tout ce travail expérimental permit de vraiment commencer à comprendre les lois qui gouvernaient les phénomènes que l'on observait. On se préoccupait moins désormais du pourquoi que du comment. On exigeait une description complète et détaillée, issue d'observations sérieuses, de tout ce qui se passait dans le ciel, le corps humain et les laboratoires de physique. On avait atteint ainsi le point qui sépare la science ancienne de la science moderne en abandonnant la spéculation pure au profit de la recherche empirique (cf. Crombie, 1959).

Le concept de nature n'était pas « réfuté » mais abandonné. En fait, on ne peut démontrer sa fausseté par les méthodes scientifiques, mais l'essentiel n'est pas là : dès qu'un phénomène peut s'expliquer par les mathématiques et la physique, l'idée de nature n'est pas nécessaire, ni même utile en tant que structure théorique de l'explication scientifique. La recherche empirique provoqua son déclin par le seul fait qu'elle apportait des interprétations nouvelles qui permettaient des prévisions et pouvaient expliquer dans le détail les intrications de phénomènes. Lorsqu'on avait atteint ce point, on cessait généralement de se préoccuper de la nature. Par exemple, il n'était possible de soutenir que le feu « monte » parce qu'il est dans sa nature de s'éloigner du centre de l'univers (qui était pour Aristote le centre de la terre) que dans la mesure où l'on ne disposait pas d'une interprétation physique satisfaisante. Cette dernière une fois trouvée, la conception aristotélésienne du feu ne fut plus qu'un souvenir.

Ainsi, Guillaume d'Ockham fut le premier à sonner le glas du concept de nature, définitivement chassé par la suite du domaine des sciences physiques par les travaux de Copernic, Galilée et Newton. Il fallut néanmoins attendre Darwin pour que cette idée fût également battue en brèche dans ce qui était depuis Aristote son lieu de naissance et sa terre d'élection, la biologie (Ce n'est pas ici le lieu de discuter si les catégories d'Aristote s'appliquent le mieux ou non à la *biologie*, mais je signale au passage que ce philosophe était en réalité le plus grand biologiste du monde antique, et ce n'est probablement pas par hasard que sa conception de la nature s'applique le mieux aux entités biologiques).

L'épistémologie ne doit pas seulement à Darwin la théorie de l'évolution et l'idée que l'homme et le singe ont un ancêtre commun. Sa pensée, comme celle de Copernic, ont été des révolutions dont on a pu dire qu'elles ont blessé l'orgueil humain « en révélant que l'homme n'était pas plus le centre de la vie que la terre n'était le centre de l'univers ». Mais ces deux mouvements de pensée ont eu également des résonances philosophiques plus subtiles et plus abstraites. Copernic ouvrit la voie à une explication mécanique et mathématique des phénomènes célestes et entama ainsi la démolition de la physique aristotélésienne. En expliquant l'évolution par le mécanisme de la sélection naturelle, Darwin montra qu'il était possible d'expliquer l'origine des diverses formes de vie dans une perspective *non* téléologique et rendit du même coup caduque la biologie d'Aristote. Citons John Dewey : « Le principe darwinien de sélection naturelle tranche dans les racines mêmes de cette philosophie. Si toutes les adaptations organiques sont dues simplement à une variation constante et à l'élimination des modifications nocives dans la lutte pour la vie déterminée par une reproduction excessive, elles n'ont pas besoin d'une causalité première intelligente qui les préparerait » (Dewey, 1910).

Avec le développement de la génétique moderne et la théorie des mutations, le déclin de la biologie aristotélésienne est achevé. La biologie de notre temps, qui se rapproche des sciences exactes par ses aspects biochimiques et biophysiques a atteint un niveau de progrès tel qu'elle n'a plus que faire des concepts téléologiques désormais oubliés. Projet, fin, but et autres notions téléologiques ne sont plus employées dans les sciences de la vie sauf dans l'étude psychologique du cerveau humain. Il est vrai que ces concepts sont parfois utilisés comme une forme abrégée pour éviter la lourdeur de la phraseologie non téléologique. Ce cas mis à part, le « principe projectif régulateur », pour désigner la nature selon les termes de Dewey, a totalement disparu de l'horizon de la science. Nous n'avons plus besoin de dire que le gland possède une âme qui le pousse à se réaliser en chêne, puisqu'il nous est possible d'expliquer par le détail le mécanisme physico-biologique qui préside à cette transformation. Ce changement d'optique ne prouve pas que l'âme, la nature ou l'essence n'existent pas. Il rend simplement ces conceptions superflues.

Conclusion.

J'ai pris le risque de lasser l'attention du lecteur en l'entraînant dans une analyse philosophique du concept de nature parce qu'il me semblait très important de faire comprendre ce que la loi entend par « crime contre nature » et — ce qui est probablement plus important encore — de préciser les structures idéologiques en vertu desquelles on décide que certains comportements sexuels, même pratiqués par des couples mariés, sont contraires à la loi de la nature ou anti-naturels. On peut remarquer d'ailleurs que cette digression aurait été tout aussi bien à sa place dans un livre traitant de la contraception. Dans ce cas aussi, les opposants parlent d'actes contre nature ou anti-naturels. Il faut bien voir que c'est la même philosophie qui se profile derrière la condamnation des méthodes contraceptives, des époux sodomites et les homosexuels. Cette conception sous-jacente de la nature postule en effet que le but d'un acte sexuel doit être la procréation. La pénétration d'un vagin par un pénis est donc *seule* acceptable, et tout ce qui va à l'encontre de la génération est de ce point de vue contre nature. Cette interférence peut être un diaphragme posé sur le col de l'utérus, une éjaculation du mari dans la bouche de son épouse, la pratique sodomite hétérosexuelle, et, bien entendu, toutes les relations charnelles que pratiquent les hommes qui font le sujet de cet ouvrage.

J'ai voulu montrer dans ce chapitre que l'idée que se font de la loi naturelle les censeurs de l'homosexualité, de la contraception et des pratiques sexuelles hétérodoxes entre époux repose sur une épistémologie désormais inacceptable. Il est évidemment possible de critiquer tous ces actes en vertu d'une loi morale révélée par quelque divinité, mais on quitte ici le domaine de la science. Comme ce livre est un ouvrage scientifique, et que pour faire justice à l'argumentation religieuse — riche et complexe — il faudrait réaliser une étude approfondie de la pensée religieuse ne comprenant pas seulement les questions sexuelles, je saisis donc avec empressement cette occasion de me dérober. Je me contenterai d'un point de vue purement temporel — en priant toutefois que dans cette dimension au moins mon travail soit de quelque utilité (1).

(1) Le livre doit paraître le 5 janvier, on peut le commander à Arcadie.

NOUVELLES D'ESPAGNE

Un de nos amis espagnols, qui tient à garder l'anonymat pour des raisons bien compréhensibles, nous a envoyé le texte ci-dessous, daté d'octobre 1971.

Aujourd'hui, il fait nuageux et froid après cinq mois de soleil ininterrompu. Je n'ai pas envie de sortir, et j'en profite pour entamer la pile de journaux et de revues qui s'est accumulée sur ma table.

« Nouvelle rafle sur le Paseo de Calvo Sotelo à Madrid », lis-je sur l'un d'eux. « La police a arrêté pour vagabondage et perversion sexuelle quatre jeunes gens, deux de nationalité argentine, un Sénégalais et un Espagnol, qui exerçaient leurs activités dans les environs du Paseo de Calvo Sotelo. » Voici quelques jours, on avait annoncé d'autres rafles au même endroit. Un jour ce sont vingt-deux personnes arrêtées, un autre jour onze, un autre jour cinq. Toujours ce sont les mêmes termes : « dévoyés et pervers sexuels ». Le vocabulaire propre à la presse des pays totalitaires (que ce soit des pays fascistes, communistes ou soumis à quelque autre idéologie dogmatique) nous renseigne aussitôt : il ne s'agit pas de simples rafles de dévoyés, mais des premières rafles d'homosexuels effectuées en application de la nouvelle loi.

Les qualifier de « dévoyés » relève d'une technique bien connue : d'abord on les déconsidère aux yeux des nombreux lecteurs qui se moquent éperdument des délits sexuels (car en Espagne il existe toujours une faim de sexualité) ; ensuite, en unissant systématiquement l'expression de « pervers sexuels » à celle de « dévoyés », on arrive, petit à petit, à établir une confusion dans l'esprit du public, comme si les deux termes étaient identiques et synonymes. De la même façon, on mélange drogue et homosexualité : « Hier a été découverte une réunion clandestine de drogués et d'homosexuels ». Ainsi le public

se familiarise-t-il avec l'idée que les homosexuels appartiennent aux bas-fonds.

Je jette le journal, dégoûté, et en prends un autre.

Un excellent commentateur politique, qui a été ambassadeur d'Espagne à l'étranger, écrit : « Dans les pays totalitaires, quelle que soit la couleur de ce totalitarisme, une caractéristique commune est que tous les fonctionnaires de l'Etat se considèrent comme des policiers et tous les citoyens comme des délinquants ». Quel dommage que cet homme politique soit dans l'opposition !

Dans un journal madrilène du matin, le critique théâtral, commentant une récente comédie, écrit : « Il est à craindre que l'homme ait tout défini et classifié hâtivement, en obéissant à une façon de penser binaire : blanc ou noir, bon ou mauvais, masculin ou féminin. Nous avons décidé que, face au féminin, il n'y a que le masculin. Mais avec sa subtilité habituelle, Pedro Lain Entralgo, à propos de la pièce *Lo que le da la gana*, met en relief le caractère ambigu, entre masculin et féminin, qui est celui des personnages de *La Nuit des Rois* de Shakespeare, d'où procède cette nouvelle pièce. Tout paraît simple si on croit que l'homme et la femme sont deux êtres radicalement différents tant sur le plan psychologique que sur le plan social ; tout devient beaucoup plus problématique si l'on admet, comme Jean Rostand, que la société pèse insidieusement sur l'individu pour le modeler conformément à un certain idéal conventionnel. Garçons et filles se complaisent à porter les vêtements que nous appelons « unisexe ». Une similitude morphologique apparaît là où, autrefois, on ne voyait que des signes de différenciation. Laissons de côté les préceptes moraux ou sexuels, et nous verrons que le normal et l'anormal ne sont définis que par nos critères culturels et physiologiques. Nous apprenons aux garçons à se conformer aux modèles « virils » et aux filles à se comporter selon les modèles « féminins ». Mais cela correspond-il vraiment à la réalité ? ».

Un tel article est l'œuvre d'un homme qui réfléchit et qui va au-delà des apparences. Inutile de dire qu'il n'appartient à aucun organisme officiel.

Dans une revue qui me tombe maintenant sous la main, je trouve un article signé Don Eduardo Pons Prades sur les Républicains espagnols dans les camps d'extermination nazis. J'y relève ces lignes : « Parallèlement aux activités

des bourreaux, existait un commerce odieux : celui des enfants. Les Allemands et les Autrichiens surtout s'y adonnaient. Les victimes étaient des garçons et des filles russes de douze à quinze ans, que la faim et le froid laissaient sans défense devant toute personne qui pouvait leur offrir de la nourriture, des vêtements et une certaine protection, à défaut de vraie tendresse... Un certain chef de baraquement réussit de cette façon à avoir jusqu'à dix jeunes garçons. Pour trois cigarettes par jour, Michka, un jeune Ukrainien de douze ans, fut « prêté » par son protecteur et dépravé pendant un mois. Et une fillette russe de quatorze ans, Gricha, fut « louée » pour une nuit au prix d'un kilo de confiture ».

Sans doute ces hommes qui se disputaient ainsi les garçons et les filles russes étaient-ils des hommes mariés, amateurs de femmes. Sans doute, avant d'entrer dans le camp de concentration, n'avaient-ils que mépris et insultes pour les pédérastes. Mais il avait suffi qu'ils soient séparés de leurs femmes pour que leur désir sexuel s'oriente autrement ; et si certains d'entre eux ont réussi à sortir de cet enfer pour reprendre leur vie familière, ils auront sans doute oublié la leçon que leur avait donnée leur propre nature, et seront revenus à condamner ceux qui font, précisément, avec des garçons libres et consentants, ce qu'eux-mêmes faisaient dans le camp avec des garçons esclaves !

Comment s'en étonner, quand on lit dans le journal *A.B.C.* du 10 octobre l'intervention faite aux Cortès (1) par le procureur (2) Sierra Haya ? Ce monsieur, à propos des trafiquants de drogue, a déclaré ceci : « Dans certains pays, on coupe la main aux voleurs ; on y voit quelques manchots et pas de voleurs. Dans les autres pays, on voit peu de manchots, mais beaucoup de voleurs ». Espérons que cet « exemple » juridique n'incitera pas le ministre de la Justice, M. Oriol, à décider qu'on coupera les organes fautifs des homosexuels ! Mais comment peut-on, à notre époque, dire des énormités pareilles ? et les imprimer dans un journal ? De rage, je jette le papier à la corbeille.

Dans une revue mensuelle, un article sur les pirates des Caraïbes et sur une confrérie créée par eux, intitulée

(1) Le « Parlement » espagnol.

(2) « Député » (à la mode espagnole).

« Les Frères de la Côte », contient une intéressante information. « Pour maintenir vivante cette atmosphère de liberté, ils élisèrent un gouverneur avec des attributions si limitées qu'il jouait plutôt, en réalité, un rôle de coordinateur. Les décisions se discutaient et se prenaient à la pluralité des voix. La confrérie ne fermait ses portes à personne, mais pour y être admis il fallait faire ses preuves. Quel que fût le candidat, il devait entrer au service d'un flibustier. Il prenait alors le titre de « matelot » et devait suivre son maître partout, lui préparer ses repas, lui laver son linge, entretenir ses armes, etc. Pendant le combat, il devait rester à ses côtés et le protéger. Cette étonnante coutume, appelée « matelotage » contribua, semble-t-il, à renforcer la liberté individuelle des flibustiers. Plus tard, quand ils adoptèrent le mariage, le « matelot » participait aux droits conjugaux de son compagnon ». L'auteur de l'article ne dit pas (nous sommes en Espagne) que les relations sexuelles entre le « matelot » et son compagnon faisaient partie du « matelotage », mais cela semble ressortir implicitement du reste, et la preuve en est dans ces ménages à trois auxquels l'article fait allusion.

D'ailleurs, de telles organisations d'hommes seuls existent encore. Un émigrant marocain m'a raconté que quand des amis, mariés ou célibataires, partent travailler à l'étranger, ils confient aux plus jeunes les soins du ménage et le rôle de partenaires passifs de leurs compagnons plus âgés. Si aucun d'eux n'est volontaire pour cette fonction, ils s'y prêtent chacun à tour de rôle pendant un mois. Cette coutume a pour but d'éviter que les hommes mariés n'oublient, avec des femmes étrangères, leurs devoirs familiaux, et que les célibataires ne dépensent leur argent en pays étranger au lieu de le rapporter au Maroc pour y fonder un foyer et commencer une nouvelle vie. Il paraît que les Chinois et les Japonais qui vivent en groupe loin de leur pays agissent de même. Comme les hommes sont raisonnables, quand les préjugés politiques et religieux ne les influencent pas !

En comparaison de ces coutumes si naturelles et si sages, je frémis de voir l'intolérance et la brutalité dont témoigne le fait-divers suivant arrivé à Barcelone. « Ce matin un homme a été poignardé et est mort après son admission à l'hôpital. L'incident a pris naissance dans un bar de la route de Coll-Blanch, lorsqu'y pénétrèrent deux

hommes qui s'embrassaient, attitude que leur reprocha un client, José Recio Perez, ainsi que la patronne de l'établissement, qui leur ordonna de sortir ». Les deux hommes attendirent José Recio Perez et la bagarre aboutit au coup de couteau mortel. Mais le tragique de l'histoire est que ces deux hommes, dont la tendresse réciproque avait scandalisé les clients du bar, étaient... deux frères ! On se demande d'ailleurs pourquoi tant d'affolement, lorsqu'on songe à tous ces baisers que donnent les dirigeants russes à leurs invités, et à ceux des dirigeants arabes !...

Pour terminer, je feuillette un hebdomadaire catholique. J'y lis une déclaration de l'évêque d'Oviedo, Mgr Diaz-Merchan, qui écrit : « Il est bon que la jeunesse se révolte contre une société qui admet l'injustice comme une chose normale ». Merci, Monseigneur. Comment donc s'étonner que la jeunesse homosexuelle se révolte contre l'Eglise et contre la société qui commettent à son égard la pire injustice de l'histoire, une injustice qui, plus tard, fera rougir de honte l'Eglise et les générations qui nous succéderont ?

Voici. La nuit tombe sur Madrid. Je n'y vois plus assez pour lire et je n'ai pas envie d'allumer la lampe. Je suis envahi d'une immense tristesse.

Un Arcadien madrilène.

RELIURE

DOS EN CUIR — COULEUR VERTE

18 F — Port compris

Préciser l'année désirée (1971 ou 1972)

MON GRAND LOUIS

Elevé en vase clos, timide, trop gentil, Henri Vorez, fils unique d'un riche industriel d'une petite ville du Massif Central, a eu un premier contact désastreux avec ses camarades de classe quand il est entré au lycée, à 12 ans et demi, en troisième (1).

M. Vorez, soucieux d'assumer pleinement, désormais, ses responsabilités de père, a multiplié les contacts utiles : le nouveau proviseur, le nouveau censeur, le professeur de seconde (qui a déjà été le sien trente ans auparavant), mais aussi quelques grands élèves des classes terminales, en faveur de qui, soucieux d'améliorer ce qu'on n'appelait pas encore, à l'époque, son « image de marque », il a créé un prix spécial, destiné à l'élève « qui aura fait preuve du meilleur esprit de camaraderie ».

Pendant les vacances, M. Vorez a organisé un voyage en voiture en Suisse et au Tyrol, avec Antoine au volant (Antoine, chauffeur privilégié de l'usine et seul camarade d'Henri pendant longtemps).

II

Nous sommes partis tous quatre le 15 août, au moment de la fermeture annuelle de l'usine. Antoine conduisait la grosse limousine. J'étais devant avec lui. Genève, puis l'Engadine. Là, une lettre a appelé maman auprès de son oncle, souffrant. Après une courte hésitation, mon père l'a laissée partir seule. Nous avons continué tous trois vers le Tyrol et, à partir de ce moment, mon père a traité Antoine non plus comme un chauffeur privilégié mais comme mon demi-frère. Je ne m'étais jamais trouvé seul en

(1) Voir *Arcadie*, n° 216.

MON GRAND LOUIS

vacances avec mon père, ni jamais seul avec lui aussi longtemps. Jusqu'alors, il n'avait joué dans ma vie qu'un rôle bien conventionnel. Ce voyage, qui a duré encore plus de quinze jours, m'a valu une véritable révélation de sa profonde affection pour moi et surtout d'une forme de camaraderie amicale que je n'aurais jamais cru possible de la part d'un père et, en particulier, du mien.

Cette bonne entente entre nous trois, cette cordialité d'humeur me donnaient un plaisir, une euphorie que je n'avais pas prévus et dont mon père surveillait les manifestations avec bonheur. Ce climat « entre hommes » était pour moi une autre révélation. En fait, je le ressentais plus que je le comprenais ; mais j'ai parfaitement enregistré cette impression et je me souviens d'avoir eu, un jour, l'idée d'un rapprochement avec mes sorties, en camion, entre Francis et Antoine.

Oui, c'est bien de ce moment que date ma grande amitié pour mon père et aussi la conviction qu'une chaude présence virile est, pour moi, le meilleur des réconforts.

La rentrée se fit sans incident. Il y avait quelques nouveaux, qui ne connaissaient pas encore « l'affaire Vorez », mais Henri s'inquiétait du moment où ils en seraient informés et, timide à son ordinaire, s'efforçait de se faire oublier. Cette crainte, l'excessive discrétion de son attitude, l'isolaient des autres et nuisaient à certaines camaraderies, qui se seraient peut-être manifestées.

Il n'y avait qu'en classe de dessin qu'un des nouveaux élèves lui avait, en quelque sorte, forcé la main. C'était un méridional du Gard, ayant longtemps vécu à Nîmes et à Beaucaire, d'où il arrivait tout brûlé de soleil, avec un accent sonore et une curieuse démarche chaloupée. Il avait un don remarquable pour le dessin et s'imposa d'emblée à l'attention du professeur et à la considération de ses camarades. Lui cédant volontiers la première place, Henri admirait chez lui une sûreté étonnante du trait, un sens poussé des contrastes, et reconnaissait sans ennui que ses propres dessins, trop figiolés, trop léchés, pâlissaient à côté des œuvres vigoureuses d'Allary, que tout le monde appelait, exceptionnellement, par son prénom : Bertrand.

M. Vorez venait parfois attendre son fils à la sortie de quatre heures, attentif à lire sur son visage les sentiments qui pouvaient l'animer. Le jeudi après-midi, il l'emmenait souvent avec lui, dans les visites commerciales qu'il avait systématiquement reportées ce jour-là. Il

voulait maintenir le climat heureux de leur voyage en Autriche et permettre à une confidence, si elle était nécessaire, de se faire plus facilement.

Mais, à part son admiration pour le talent d'Allary ou sa reconnaissance pour le professeur « très gentil », Henri n'avait pas grand-chose à lui dire et octobre s'était écoulé ainsi, sans rien changer à cette demi-quarantaine, à cet isolement semi-résigné dans lesquels il se trouvait.

La Toussaint passée, Henri avait repris sa place en songeant vaguement : « Deux mois à tirer avant la Noël. Espérons qu'ils ne seront pas trop longs ».

Sa place ? C'était une table au premier rang, où il se trouvait seul, le plus près du tableau noir. La salle de classe était divisée en deux par une allée centrale qui escaladait les quatre gradins de l'amphithéâtre. Les élèves s'étaient entassés à gauche près des grandes fenêtres donnant sur la cour. Henri était resté seul, de l'autre côté.

Quand la porte de bois plein s'ouvrait sur la cour, elle découvrait le plus coloré et le plus somptueux des tableaux. La chaude lumière d'automne ruisselait sur les feuilles restées vertes, dorait celles qui avaient jauni. Henri était alors le mieux placé pour voir le sol jonché de feuilles rousses, sous les grands platanes où le soleil jouait avec des transparences exquis. Cette arrière-saison était d'une splendeur exceptionnelle et les élèves, confusément sensibles à sa beauté, rêvaient de prairies éclairées de colchiques, de champs nus où fument les sillons frais, de bois peu à peu dépouillés, de feuilles délicatement pourrissantes sur la mousse humide... Ils attendaient le meilleur moment de leur journée : la sortie et la récréation de quatre heures, dans l'air encore chaud, tout vibrant d'un or léger. La rentrée de la Toussaint est la plus mélancolique de toutes !

La porte s'ouvrit tout à coup et la voix du censeur secoua leur nostalgie vague. On ne le voyait pas encore mais on l'entendait donner ses instructions à un surveillant, ponctuées des : « Ah ! et puis... », auxquels il devait son surnom.

En reconnaissant sa voix, le professeur avait d'abord suspendu son cours et les élèves s'étaient préparés à se lever. Après quoi, avec un sourire discret, le professeur avait repris la leçon en mezza voce et la classe avait eu un gloussement de complicité.

Henri regardait la cour mais son esprit vagabondait

loin du lycée et de la ville, vers de lointaines promenades. « Je demanderai à papa de m'emmener jeudi... ».

Tout à coup, dans l'encadrement de la porte, il vit un jeune homme dont les cheveux châtains clairs accrochaient la lumière. Sa blouse noire s'ouvrait sur un chandail de laine blanche et un pantalon de sport en draperie anglaise gris clair. Grand, large, avec un beau visage calme et avenant, un teint d'adolescent, de grands yeux couleur de noisette... S'il n'avait pas porté cette blouse — la blouse des pensionnaires — il aurait pu être le nouveau professeur de gymnastique dont la venue était annoncée depuis un mois.

Le bras du censeur le poussa et il franchit le court trottoir, puis la marche du seuil. Il salua le professeur d'un bref mouvement de tête puis regarda la classe avec une souriante tranquillité, promenant son regard sur chaque banc, sans marquer plus d'intérêt pour un élève que pour un autre. Tous le regardaient attentivement, attendant on ne sait quoi.

Appelé par le censeur, le professeur alla dans la cour. Aussitôt, ce fut une avalanche de questions : « — Tu viens avec nous ? — Tu t'appelles comment ? — Où tu étais avant ? — Quel âge tu as ? — Tu joues au foot ? ».

Le sourire du nouveau s'était accentué et il répondait à mi-voix, posément, avec des finales un peu traînantes, à la lyonnaise. Il tournait à peine la tête vers celui qui l'avait interrogé et répondait à tous.

Henri suivait la scène et enregistrant les réponses, avec un petit pinçon au cœur : une fois de plus, il se sentait à l'écart, hors de jeu. Et pourtant, c'est lui qui l'avait vu le premier, ce grand Louis Pagès de dix-sept ans et demi, qui avait quitté le lycée du Parc, à Lyon, pour suivre ses parents, lesquels venaient de prendre le principal hôtel du chef-lieu de canton voisin.

Il était beaucoup plus grand et large d'épaules et fort qu'aucun lycéen. Il avait le maintien, l'aspect d'un homme, avec une voix mâle et cependant douce. N'était l'extrême fraîcheur de son visage, la gaminerie de son rire, on lui aurait donné plus de vingt ans. En réalité, il n'en avait que quatre de plus que moi. Mais c'était vraiment un homme, dans tous les sens du mot, comme je l'ai appris par la suite, quand j'ai été en âge de comprendre...

Le professeur rentra seul et dit : « — Pagès, vous vous assoirez à côté de Vorez ».

Il est venu vers moi, il m'a tendu la main. Je me suis levé, j'ai pâli. J'ai cru que mon cœur s'arrêtait. Je sentais que toute la classe me regardait et il me semblait même qu'on ricanait. Pagès s'est glissé dans le banc et, posant la main sur mon épaule, m'a fait asseoir en même temps que lui. J'étais devenu rouge, tout à coup ; il me semblait bien que quelque chose de très heureux m'était arrivé et, cependant, j'aurais voulu être à cent kilomètres de là !

Il m'a demandé, très bas : « — Quel âge as-tu ? — Treize ans et demi. — Ah ! c'est ça... ». Son bras a entouré mes épaules. « — Tu suis ? — Bien sûr ! — Alors, tu m'indiqueras ».

N'ayant pas encore ses livres ni ses cahiers, il se tenait contre moi, comme si nous avions suivi la leçon sur le même livre. Mais je sentais qu'il avait l'esprit ailleurs et, à la dérobée, je vis son regard fixé sur le planisphère accroché au mur.

— Pagès ! continuez !

Il abaissa tranquillement les yeux sur mon livre et reprit la lecture exactement au mot que mon doigt lui avait indiqué. Il avait une voix chaude et bien timbrée de baryton jeune et lisait avec assez d'expression. Au bout de quelques lignes, le professeur l'interrompit et demanda :

— De quel livre est extrait ce passage et que savez-vous de son auteur ?

Je compris que Pagès avait lu machinalement, en pensant à autre chose. Au bas de la page, je lui montrai : « Le Père Goriot ». Alors, il reprit pied dans la classe.

— Ah !... mais oui ! Mais, c'est de Balzac ! Je pense bien, si je connais Balzac : c'est un de mes auteurs préférés. J'ai lu Eugénie Grandet, Le Cousin Pons, plusieurs autres...

— Et pas Le Père Goriot ?

— Si, bien sûr. C'est celui dont le passage est extrait. Mais ce qui est intéressant, c'est de lire tout le livre. Ah ! Balzac...

Le professeur le regardait avec une attention curieuse. Il est bien certain que Pagès ne s'exprimait pas comme nous l'aurions fait, qu'il parlait à son gré, un peu comme s'il avait discuté avec un copain. A bien des points de vue, il paraissait devoir échapper au gabarit commun.

Il y avait eu quelques gloussements dans la salle, mais ni le professeur, ni Pagès n'avaient paru les entendre. Le prof. dit simplement : « Il faudra que je vous parle un moment, tout à l'heure » et la leçon continua.

Je suivais des yeux le texte, mais le son des mots se superposait à leur image sans évoquer en moi de sens précis. Je cédais à une sorte d'engourdissement : il me semblait vivre un rêve. J'avais le bras de Pagès autour de moi, je sentais la chaleur de son corps tout près du mien et je respirais avec précaution, avec attention son odeur : un léger parfum d'eau de Cologne, de savon de toilette, de tabac et un rien indéfinissable de sain, de viril...

N'allais-je pas me réveiller tout à coup ? Et l'idée me vint du plus atroce des réveils : on raconterait à Pagès « l'affaire Vorez ». Alors, il s'éloignerait de moi, il se joindrait aux autres — et ma gorge fut tout à coup serrée par une angoisse.

L'a-t-il senti ? A-t-il lu quelque chose sur mon front baissé ? De nouveau, sa main a pressé mon épaule. Il avait vu mon prénom sur mes cahiers. Il m'a demandé : « Alors, Riquet, ça va ? » et ce diminutif, cette main solide, cette attention cordiale qu'à part mon père et Antoine, personne ne m'avait jamais accordée, — me firent venir les larmes aux yeux.

Le professeur se tenait maintenant de l'autre côté de la classe. Pagès en profita pour m'interroger : « — Tu sors à dix heures ? — Oui ! — Tu veux me faire une commission ? — Bien sûr ! — Alors, ne t'en va pas sans que je t'aie expliqué ce que je voudrais ».

Il voulait beaucoup de choses, Pagès, dont certaines bien inattendues pour moi : des fournitures scolaires, sans doute, mais aussi des cigarettes et un sac de marrons chauds ; enfin, porter une lettre à une jeune femme, dans une petite rue au pied de la cathédrale.

Le soir, il y avait histoire et géographie et je n'étais plus à côté de lui. A deux heures, je lui ai donné le sac de marrons et, très vite, il en a épluché et glissé un dans ma bouche. Il en a également offert à d'autres pensionnaires. Je lui avais aussi porté un assez volumineux paquet de papeterie. Pendant que j'accrochais mon manteau, il m'a dit entre les dents : « — Les cigarettes ? — Dans ma poche. — La lettre ? — J'aurai la réponse ce soir, — Bon ! Tu m'expliqueras ça à la récréation de trois heures ».

A trois heures, il m'a dit : « — File à l'escalier de la bibliothèque. Je te rejoins ». Je l'attendais au premier palier. Il faisait sombre et plus froid que dehors. Il m'a rejoint silencieusement. « — Alors ? — Alors, à dix heures

et demie, quand j'y suis allé, cette même dame n'était pas chez elle. Une personne âgée est sortie de la porte à côté et m'a demandé ce que je voulais. J'ai dit que j'avais une commission pour Mlle Georgette X... Elle m'a dit qu'elle travaille dans un restaurant près de la gare, qu'elle ne rentrerait pas avant trois heures et qu'elle repartirait vers cinq heures. Et encore, elle ne revient pas tous les jours chez elle dans l'après-midi. Alors, je lui ai demandé de la prévenir que je repasserais ce soir à quatre heures. — Bon ! Tu as montré la lettre ? — Non, je n'en ai pas parlé. — Très bien ! Je te remercie. Et maintenant, rappelle-toi que je t'ai fait confiance sans rien savoir de toi. Je suis ton copain et personne ne t'embêtera plus. Seulement, ne parle jamais de rien ».

Personne ne t'embêtera plus ! Donc, il savait ! On le lui avait dit et il restait mon copain !

Le soir, à table, mon père m'a demandé par deux fois si ça allait au lycée, si ça allait vraiment bien. Je devais faire une tête si extraordinaire : j'étais tellement heureux ! Si heureux que je ne savais comment lui expliquer ce qui m'arrivait...

(A suivre)

YVES CERNY.

JEAN CHALON

UN ÉTERNEL AMOUR DE TROIS SEMAINES

Ed. Fayard — 160 p. — 16 F

NOUVELLES DE FRANCE

par J.-P. MAURICE.

(N° 18)

Un homme inverti en vaut deux.

Me revoilà, après ces trop courtes vacances passées au Maroc, déversant à vos pieds des tombereaux d'excuses pour cette coupure dans l'actualité homophile française.

C'est de Marseille que les *Nouvelles* vous parviendront. Me retirant sous ma tente, je prends, dans l'antique Phocée, une demi-retraite prématurée mais définitive qui va permettre à Arcadie de se prévaloir de la mode actuelle et de se trouver à la pointe de la régionalisation.

Ce n'est pas parce que j'émets de Massilia que vous recevrez des galéjades ! Vous serez, je serai, nous serons toujours fidèles au mot d'ordre homophile : un homme (bien) inverti en vaut deux !

Garde des Sceaux et sottises diverses.

L'actualité et mes honorables correspondants n'étant jamais en vacances, un nombre impressionnant de coupures de presse atteignait la hauteur de mon lit. Après dépouillement, voici les plus importantes, celles que vous ne pouvez ni ne devez ignorer :

« La justice, quelle que soit l'ardeur avec laquelle on entend la servir, peut toujours être améliorée », a déclaré M. René Pléven à l'*Aurore* (21.7).

Amen et qu'on se le dise !

Et de poursuivre allègrement à propos de la loi du 17 juillet 1970 renforçant les garanties individuelles : « Elle a posé le principe du droit de chacun au respect de sa vie privée, dans le Code civil, et a créé, dans le Code pénal, des infractions nouvelles qui permettront de sanctionner les atteintes portées à cette vie privée ».

Nous aimerions des précisions.

Un garde des sots ayant chassé l'autre, M. Jean Foyer,

président de la commission des Lois, a déclaré quant à lui : « Il résulte de la décision du Conseil constitutionnel que l'administration sera, demain, dans la nécessité de délivrer le récépissé à des associations qui se proposeraient d'encourager la toxicomanie, A PROMOUVOIR L'HOMOSEXUALITE ou SIMPLEMENT, à renverser la République... » (*Le Figaro*, 17.7).

Que nous soyons plus à craindre que des renverseurs de République, voilà qui m'a empli d'horreur ! Mais enfin, que croire et qui croire ? MM. les jurés-juristes arcadiens, de grâce, éclairez notre lanterne rouge !

« Il y a 650 000 homosexuels aux Pays-Bas (5 % de la population). Le père Gottschalk a pris l'affaire en main (sic) : « Je reçois quatre ou cinq homophiles par jour », précise-t-il... (*L'Homme Nouveau*, 3.71).

Le pauvre père doit être bien fatigué. Néanmoins, à ce rythme là, il lui faudra quelques siècles avant d'avoir vidé la coupe jusqu'à la lie !

« Ce qu'un catholique moderne croit à propos des problèmes de la sexualité », paru dans la collection de l'Association Thomas More concernant la théologie moderne et dont l'auteur, le R.P. Kennedy (non pas celui que vous croyez...), est très connu par les consultations qu'il donne dans les magazines catholiques, à la radio et à la télévision.

D'après lui... « l'être humain traverse plusieurs crises de croissance et ces crises, qui empoignent l'homme de son enfance à sa vie adulte, ont sur le plan sexuel des noms qui, autrefois, étaient synonymes de péchés : masturbation, jeux sexuels, contraception, adultère, avortement, homosexualité, etc... ». C'est à cette notion de péché que s'en prend le Père Kennedy. Elle implique un rapport de bien et de mal extérieur à la totalité de la personne. C'est en raison d'une conception complètement extrinsiciste de la perfection du comportement humain que l'on a décrété que ces actes étaient immoraux (alors qu'ils sont) immaturés (*L'Homme Nouveau*, 20.6.71).

Eh ben, mes pères, ça va bouillir dans les confessionnaux ! Va y avoir du rifi chez les soutanes et du fiel dans les bénitiers !

R. Ansay, lui, dans son article « Le Christ révolutionnaire », paru dans le N° 49 du périodique trimestriel *L'Homme libre fils de la Terre* (tel est le titre), va plus loin et même trop loin en écrivant : « Ce n'est que récemment, depuis que les vieilles morales sexuelles se

sont brusquement effondrées que l'on commence à parler ouvertement du Christ homosexuel ».

Trois points, c'est tout.

Mais quelle est donc l'origine de cette homosexualité dont on parle tant ? Ne cherchez plus ! John E. Pfeiffer a trouvé et nous le révèle dans *L'avènement de l'homme* : « On la trouve dans les sociétés primitives où les hommes partaient seuls à la chasse pour de longs mois, laissant au camp femmes et enfants » (extrait de la publicité Denoël).

C'est-y pas beau, ça, cousins ?

Si cette explication ne vous satisfait pas, je vous conseille la transformation en Murex ou en Crépidulas... « Les Murex percent les autres coquillages et aspirent par leur trompe introduite dans le petit trou ainsi creusé... les Crépidulas, que l'on trouve dans les moules, peuvent changer de sexe en vieillissant » (*Le monde des coquillages*, id.).

Que ne suis-je Crépidulas !

Si nous quittons mollusques et invertébrés pour les « hachlouns » (H.L.M. dans l'argot des zonards), c'est comme si nous sautions à pieds joints dans la cage aux fauves... *L'Express* (19/25.9) : Les parents ?

Bismuth de Clignancourt (19 ans, la mère en colère et le biceps tatoué) : Y sont chiantes quand ils ont un coup dans le nez... *Ginette*, 16 ans, une grande bringue de Vanves : C'est un garçon manouche, mon père... quand il roupille, je lui chourave des sous. Sinon, il m'en donne jamais... Remarque, j'ai mon système démerde : Je cogne sur les *dépés* (pédés) pour les voler.

Charmants bambins !

Au bon vieux temps, on disait ; ne frappez pas une femme même avec une rose ! Nous revendiquons le même traitement.

Voyous ou ouvriers, c'est du Kif pour nous... Les bons sentiments mènent parfois jusqu'à un conformisme agressif. Les hippies n'en sont pas la seule cible. « Si je rencontre deux homosexuels, je leur casse la figure », lance un rectifieur de Sochaux (qui ne s'est pas encore fait rectifier mais qui est inscrit au P.C. nous dit *L'Express* du 26.1.8).

Si, après ça, vous avez encore des doutes ou des illusions sur la compréhension populaire, venez me trouver, je vais faire un dessin.

Mais tout ça n'est que crotte de bique et bifteck de gazelle à côté d'une révélation qui vaut son pesant de

protéines : « La viande que nous mangeons, responsable de l'érotisme actuel ? », se demande avec angoisse le *Journal du Dimanche* du 12.9.

Et de braquer son microscope sur l'étal du boucher. Et de continuer doctoralement : « L'aide aux malades hormonaux, dont le président est le Dr G... a été créée à la demande d'un certain nombre de malades victimes d'un mal ignoré des médecins et des spécialistes... Ces effets se manifestent par l'impossibilité de se sentir en harmonie, en accord avec leur sexe. En d'autres termes, ces êtres, déclarés du sexe masculin, *encore que cela paraisse invraisemblable*, sont, en réalité, des femmes possédant un sexe et une peau d'homme ».

Et voilà pourquoi... etc...

On croit rêver !

En tout cas, si vous souffrez de démangeaisons à la bavette (de veau), pardon, à la braguette, vous savez ce qu'il vous reste à faire : courez chez le Dr G... ou devenez végétarien.

Mes honorables correspondants sont éclectiques. C'est ainsi que l'un d'eux me fait tenir un article de *Bonne Soirée* de juillet 71 où, délaissant ces problèmes de pollutions diurnes, un ou une certaine J. Rabette se pose gravement la question cruciale suivante : « Les hommes sont-ils misogynes ? » (Pas assez à mon goût). Pour conclure courageusement par cette perle d'un assez bel orient : « Un garçon doit avoir le droit de pleurer sans que sa mère lui dise : Un homme, ça ne pleure pas ! (sous-entendant que cette manifestation dégradante est tout juste bonne pour les filles) ».

Ah ! mais... on est féministe jusqu'au biberon à *Bonne Soirée* ! jusqu'ici nous avons les guerres qui font pleurer les mamans. A présent ce sont les mamans qui doivent laisser pleurer les petits garçons. Attention tout de même, s'ils pleurent trop, ils ne pisseront plus, ces chers petits anges. Et les petits ruisseaux ne pourront plus faire les grandes rivières.

Puisque nous évoquons le sexe dit faible (faible, mon c..., comme dirait Zazie). Il y a 99 veuves pour un veuf. (Voir statistiques des Assurances), nous ne saurions passer sous silence cet extrait de *L'Express* n° 1041 (21/27.6), reportage sur les Etats-Unis, par Jacques Boetsch, intitulé : « La mode des panthères noires est passée comme les autres » — « Au Town Hall, devant une salle à 25 dollars

la place, l'écrivain Norman Mailer préside un débat du mouvement de libération des femmes N.O.W. (*It's now or never*) aux côtés de Germaine Greer, l'auteur de *L'Eunuque femelle* et de quelques féministes célèbres. Jill Johnston prêche son évangile : « Toutes les femmes sont des lesbiennes, sauf celles qui s'ignorent... ». A la fin de son intervention, deux de ses amies se précipitent sur elle, la couvrent de caresses. Elles se roulent sur la scène ».

Catch ou hystérie ? Jeux de la décadence tandis que les barbares se pressent aux portes ? Le rire se force par les temps qui courent (vite).

Une bouffée d'air du maquis pas piqué des coccyxnelles avec *Le Journal de la Corse* du 24.5, où le vertueux mais pas marrant J.-R. Sermonet s'écrit, à propos de Sénèque : « Notre philosophe appréciait beaucoup les charmes féminins. Quel sage l'en aurait blâmé à l'époque libidinense de la Rome décadente où les infâmes mignons, éphèbes au service des vieillards, savaient si bien monnayer leurs appâts ? ».

Rien de nouveau sous le soleil ! Mais c'est gentiment dit.

« M. Jean Royer, député-maire de Tours (non inscrit)... fait observer au Premier Ministre que le gouvernement n'a encore pris aucune mesure pour renforcer la contrôle des films pornographiques de violence, de criminalité ou d'épouvante » *L'Aurore*, 3.8).

— M. Pleven semble lui répondre par l'intermédiaire du *Figaro* (5.8) : « La pornographie est réprimée... le naturisme ne bénéficie d'aucune tolérance. Les services de police et de gendarmerie, conclut M. René Pleven, ne manquent pas de constater par procès-verbal l'attitude licencieuse de ceux qui apparaissent en public entièrement dévêtus et d'en saisir le parquet » — Bou Diou, alors ils ont dû avoir du travail à Marseille, si j'en crois cette photo du *Provençal* où l'on aperçoit (mal hélas) un jeune homme nu porté par d'autres jeunes hommes nus, avec cette légende : « *Josip ! Josip ! C'est le prénom de Skobler, roi des buteurs européens, porté en triomphe par ses admirateurs marseillais... et dépouillé de tous ses vêtements* ».

Curieuse mais agréable façon de prouver son enthousiasme qui, fort heureusement, n'a pas cours envers les hommes politiques... C'est égal, nous ferions ça, nous, il y aurait encore de mauvaises langues pour trouver cela suspect.

Un homosexuel qui s'ignore (? !), c'est Arabal, d'après le courrier des lecteurs de *L'Express* du 30.8 : « ... les allusions constantes aux organes sexuels masculins, les symboles qui les représentent (la scène montrant le jeune garçon caressant le ventre blanc et de forme allongée d'un lézard tenu dans sa main) démontrent, à mon sens, qu'Arabal n'est qu'un homosexuel qui s'ignore et qui extériorise son instinct de mort par des scènes de boucherie. Cette apologie de la pédérastie lui a rapporté sûrement beaucoup d'argent mais, du reste, l'argent a beaucoup moins d'odeur que les excréments que l'héroïne fait tomber sur son mari ».

Et pan, sur la tête (de nœud) !

On me signale : dans *Actuel*, un article sur Gérard de Villiers, auteur des SAS (2 millions d'exemplaires par an), un savoureux morceau de racisme où nous avons notre paquet, bien sûr (C.C. Nancy). — Un article extraordinaire de Marcel Jouhandeau sur Julien Green dans le *Figaro Littéraire* du 4.6.

Une histoire de berdache.

Et, pour terminer dans la joie, comme d'habitude, voici « la dernière ». Certains trouveront peut-être qu'il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu mais n'est-ce pas faire preuve d'intelligence que de rire de soi (de peur d'en pleurer) ?

« Trouvé dans le N° 344 du *Nouvel Observateur* cette bien curieuse définition dans les mots croisés de Robert Scipion : 12 vertical = peut être fait par un jeune Arabe ou pouvait qualifier un ancien chinois.

On cherche, on trouve, ... la solution c'est : *tête-à-queue* !

Evidemment, en ce qui concerne l'ancien chinois, avec la natte, on comprend.

Mais pour le jeune Arabe ?

On donne sa langue au chat. Et tout ça dans un numéro spécial anti-raciste ! » (*Minute*, 30.5.71).

Et in Arcadio ego !

JEAN-PIERRE MAURICE.

ÉVOCATIONS SUR UN JEUNE DIEU

par DEMIS.

Les fruits miraculeux dont votre cœur a faim.

Baudelaire.

Je suis mélancolique, ce matin.

Voici quelques jours un bulldozer s'est installé sur le terrain en face de chez moi, et j'ai compris que ma tranquillité était ruinée pour le reste de la saison ; désormais, c'est le vacarme et la poussière qui vont régner en maîtres chez moi. Il y a bien là de quoi perdre sa bonne humeur.

Mais le pire, c'est qu'en regardant les travaux préparatifs du chantier, j'ai vu le conducteur de l'engin : un jeune dieu, nu jusqu'à la ceinture, aux cheveux bouclés, mais coupés courts, aux yeux olive et doux — un torse de marbre attendant son Lysippe...

Et puis, hier, un incident s'est produit : un tir de mine mal préparé a projeté dans mon jardin et sur ma maison une grêle de terre et de pierraille. Heureusement, pas d'accident de personnes, mais les ouvriers du chantier se sont précipités pour tout débayer, et c'est ainsi que, tout l'après-midi, j'ai eu à côté de moi le jeune et merveilleux garçon, qui a sans doute remarqué l'intérêt que je lui porte, et qui m'a regardé avec une sorte de complicité muette. Ah, comment résister au désir de tendre la main vers lui, vers ce torse bronzé, vers ce visage parfait ?

O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !
écrit Baudelaire, symbolisant tous les amours impossibles.

Alors, pour écarter la tentation — car il n'est pas question de céder : ma famille, les camarades du jeune homme, tout s'y oppose — je me suis réfugié dans ma bibliothèque, et je me console (si c'est une consolation !) en relisant des passages qui montrent que cet attrait magnétique, entre des êtres que tout semble devoir séparer à première vue, a toujours existé.

C'est lui qui, dans la Bible, fait qu'à la vue de David,

le prince Jonathan ôte son manteau, son épée, son arc, sa ceinture, pour les donner au jeune berger, car « dès ce moment l'âme de Jonathan fut attachée à celle de David, et Jonathan l'aima de toute son âme ».

C'est lui encore, sûrement, qui explique l'amusante anecdote que raconte Xénophon dans la *Cyropédie*, à propos de la jeunesse du prince perse Cyrus, quelque cinq siècles avant Jésus-Christ.

Cyrus était allé rendre visite à son grand-père Astyage, roi de Médie, et au moment de son départ, tous ses parents, oncles, cousins, prirent congé de lui avec tristesse car il était, paraît-il, exceptionnellement charmant et séduisant. Mais laissons la parole à Xénophon (en abrégé un peu) :

« En se séparant du jeune prince, chacun de ses parents, selon la coutume perse, l'embrassait sur la bouche.

Ce que voyant, un des nobles de la cour de Médie, homme bien fait et aimable, qui avait remarqué depuis longtemps la beauté de Cyrus, resta un peu en arrière et, quand tous les autres furent partis, il s'approcha du jeune homme et lui dit :

— Suis-je donc le seul de tes parents que tu ne reconnais pas, Cyrus ?

— Quoi ! dit le prince. Tu es vraiment de mes parents ?

— Certainement.

— Je m'explique maintenant pourquoi tu me regardes toujours avec tant d'intérêt, remarqua Cyrus. J'ai remarqué cela depuis le début.

— C'est, reprit l'autre, parce que je suis timide et que je n'ose t'approcher.

— Tu as tort, dit le prince. Puisque tu es de mes parents, il ne fallait pas hésiter.

Et il lui donna le baiser demandé.

Mais l'homme, jugeant que ce n'était pas assez, ajouta :

— Est-ce que, dans ton pays, on embrasse aussi ses parents quand on les retrouve après une longue absence ?

— Oui, dit Cyrus.

Alors le noble Mède prit congé, et Cyrus prit la route du retour vers la Perse. Mais quelques instants plus tard, il entendit un galop de cheval derrière lui, et il vit son soi-disant parent qui était de retour.

— As-tu donc oublié quelque chose ? demanda-t-il.

— Non, mais je reviens après une longue absence et je désire un baiser.

Sur quoi Cyrus se mit à rire.

— Mais, mon parent, ton absence a été bien courte !

— Détrompe-toi, dit le Mède. Quand je suis loin de toi, chaque minute me paraît une éternité !

Cyrus, amusé, promit de revenir bientôt.

— Et tu pourras, ajouta-t-il, me regarder tout à loisir. »

Admirons, en passant, la simplicité de ces mœurs antiques, car, aujourd'hui, le prince roulerait en Rolls entouré d'une escorte de motards et nul ne pourrait lui adresser la parole !

Mais il n'est pas besoin de remonter si loin pour trouver dans la littérature l'expression de cet attrait que j'éprouve aujourd'hui si fort pour le jeune ouvrier du chantier voisin.

Il y a, dans les *Récits de Sébastopol* de Tolstoï, un récit qui laisse rêveurs les lecteurs arcadiens...

Cela se passe en 1855, lors du siège de Sébastopol par les Français. Le soldat Vlang éprouve dès l'abord, pour l'officier Vladimir Sémionovitch, dit Volodia, une sympathie exaltée.

« Séduit sans doute par les manières simples et polies de Volodia, qui le traitait en homme et non en gamin, Vlang ne détachait pas ses grands yeux naïfs de la figure du nouveau venu. Il devinait et prévenait tous ses desirs, poussé par une admiration que les autres officiers remarquèrent aussitôt et au sujet de laquelle ils plaisantèrent Volodia ».

Une nuit, Volodia est de service pour défendre un bastion, avec Vlang comme artificier. Il sort sur le seuil de l'abri pour prendre l'air, mais Vlang le retient par le pan de sa capote et le supplie de rester, avec des larmes dans la voix, à cause du danger.

Mais un jour, les Français lancent une attaque et Volodia est tué aux côtés de Vlang. Et le soir, pendant la retraite, Vlang éclate tout à coup en sanglots, à la stupéfaction de ses camarades...

Tant il est vrai que ce magnétisme qui attire un homme vers un autre, brave les barrières sociales et l'opinion...

Mais je serais curieux de savoir ce qu'en aurait dit Schopenhauer, lui qui, pour expliquer l'attrait sexuel, avait une théorie simpliste selon laquelle les êtres complémentaires sont attirés l'un vers l'autre par le désir inconscient de donner naissance à la progéniture la plus parfaite !

LES AMIS

film français de GÉRARD BLAIN.

A n'en pas douter ce film procède d'intentions généreuses. Il n'est ni mal fait, ni maladroit, et honnêtement interprété.

Le sujet, les amours d'un jeune garçon et d'un compagnon plus âgé, l'aimé et l'amant, est vieux comme l'humanité.

Il n'était pas sans intérêt de le traiter à nouveau, ni aussi sans courage, lorsqu'on sait les conditions de la production cinématographique en France.

Pour quelle raison cependant le spectateur reste-t-il perpétuellement sur sa faim avec un sentiment assez profond d'insatisfaction ?

Faut-il incriminer un découpage un peu lent, une vision quelque peu contenue de ce monde où nous vivons ?

Est-ce prudence, est-ce froideur, on n'est jamais captivé par le déroulement de l'intrigue ?

Pudeur, discrétion, a-t-on dit, en invoquant l'exemple et le patronage de Bresson.

Certes les esprits les plus rigoristes ne pourront se choquer de la moindre image.

N'oublions pas aussi qu'il s'agit d'un premier film, jusqu'à un certain point autobiographique.

Même en tenant compte de toutes ces données, je regrette l'absence d'émotion vraie, de chaleur humaine, de tendresse dans les scènes les plus intimes.

Philippe le protecteur, assez pris par une affaire d'imprimerie — sans jouer l'Arlésienne — est pourtant fréquemment absent.

Dans cette quête d'une paternité spirituelle que les meilleurs d'entre nous ont, je crois, connue, il montre une constante retenue qui peut surprendre.

Notamment dans cette scène où Paul, le jeune garçon, s'abat sur son épaule en sanglotant parce qu'il vient d'être rejeté par une petite garce (Van Favre incarne le rôle avec une plastique sans défauts).

Est-ce habileté ou gaucherie, on ne voit pas durant toute la scène les traits de Philippe mais on entend les consolations — si raisonnables, si banales — qu'il prodigue au garçon désespéré !

Comment admettre en cette circonstance qu'il n'esquisse même pas le geste d'effleurer le visage de son ami ?

J'ai peine à comprendre que l'on puisse garder une si entière maîtrise de soi en voyant souffrir celui qu'on aime.

LES AMIS

Quant aux différences de conditions sociales entre Philippe et Paul, quoique fréquentes en *Arcadie*, elles sont ici un peu trop marquées pour ne pas prêter à critique.

Nous ignorerons toujours comment ils se sont connus, de quelle façon Philippe a conquis Paul et je tiens que cette omission, sans doute délibérée, est une lacune grave pour la clarté du récit.

Volontairement très resserrée dans le temps, l'action ne permet qu'une évolution sommaire des personnages. L'auteur élude ainsi un très sérieux écueil.

En mettant un terme brutal à cette idylle par la mort accidentelle de Philippe, je crains que Gérard Blain n'ait cédé à une facilité que je blâmerai toujours : précipiter dans l'au-delà un héros devenu encombrant.

De surcroît le metteur en scène apporte ainsi, qu'il le veuille ou non, une pierre à l'édifice déjà monumental des amours fatales entre garçons.

Plaignons Paul qui reste seul, risque de l'être encore davantage et perd l'espoir d'échapper à un destin médiocre ; sera-t-il mûri ou aigri par un malheur qui le frappe si tôt ?

Les ambitions de ce film — on le sait — sont hautes. Il n'est pas habituel, ni aisé de traiter une question aussi délicate que la paternité choisie ou subie.

Je sais gré à Gérard Blain de nous inviter à des réflexions si graves et, pour conclure, disons avec Montherlant combien est ardue la tâche d'un pédéraste de bonne qualité.

Qui me contredira ?

SINCLAIR.

Le titre du film de Gérard Blain nous laissait présager une histoire sentimentale, alors qu'on nous octroie un mélodrame social, malsain à bien des égards.

La critique hétérosexuelle ne s'y est pas trompée : enfin l'homosexualité se présente sous un jour agréable, tout au moins convenable, un jour tranquillisant : le passe-temps d'hommes riches et cultivés. Ce film, tout le monde peut le voir, et l'on se complaira dans cette éducation socialo-sentimentale d'un bel adolescent pauvre. La mode veut que nous y jouions le rôle de catalyseur, tant mieux ou hélas.

La délicatesse, la justesse de ton, la pudeur vraie, énoncées au sujet du *Dimanche comme les autres* de Schlesinger, est ici encore un procédé séduisant mais bien moins efficace. Cela sert l'éloquence de la critique parisienne. L'homosexualité, si elle est répréhensible est du moins intéressante et le film de Blain est attachant : cette forme de déviation sexuelle qui s'appuie sur des victimes consentantes est due à une inégalité sociale navrante.

La bienveillance de la critique est une simple autosatisfaction.

Ce spectacle n'inquiétera pas le commun des hétérosexuels, il n'en demeure pas moins qu'il doit nous inquiéter. La vérité de la mise en image ne saurait nous faire oublier le scénario : un jeune homme pauvre et en ayant assez de l'être, rencontre un monsieur distingué, riche, pédéraste bien sûr, qui lui servira à gravir l'échelle sociale par le procédé que nous savons.

La pudeur consiste à éviter tout contact physique entre les deux protagonistes, soit ! elle consiste à nous montrer le vide des lits défaits par l'amour ou pour sauver les apparences ? autrement dit : si les homosexuels s'en tiennent à sauver les apparences, tout ira bien pour eux. Aimons-nous donc en faisant semblant... Notre amour est un jeu d'apparence et tout le monde peut dormir tranquille. C'est ignoble.

A moins qu'il ne s'agisse pas d'amour entre ces amis ? Examinons les rapports entre Paul, le jeune homme et son « parrain » : on échange l'agrément de la jeunesse contre la beauté d'une vie luxueuse ; Neuilly ou Deauville ne servent pas d'arrière-plan aux deux amis, ils sont l'essence de leur amitié. Les rapports se trouvent ainsi truqués et superficiels comme l'est le choix du milieu. Quant aux bons sentiments qu'inspirent ces déviationnistes du sexe, ils vont naturellement au malheureux adolescent. On admet son ambition d'autant plus qu'on nous assène sa bisexualité par le biais d'une aventure significative : on le met aux prises avec une minette, mignonne et lucide. Le bon public ne se trompe pas : Paul tombe amoureux de Marie-Laure parce que c'est naturel.

Où est la sincérité des amis dans tout cela ? On aime l'autre non pour ce qu'il est mais pour ce qu'il représente, non pour lui-même mais pour son appartenance à un monde qui fascine. Paul, quand l'autre meurt, ne pleure pas l'être aimé mais sa propre ambition brisée.

Ainsi les jeunes gens se dévergoncent par promotion sociale et l'on est en face d'un Julien Sorel amoureux par intérêt d'une Madame de Rênal homme. On ajoute à un thème classique le thème sexuel à la mode et l'on obtient un produit commercial où l'on brade NOTRE amour. Les jeunes homosexuels existent-ils ? On en doute.

Le spectateur peut satisfaire sa bonne conscience, l'homosexualité est telle qu'il l'attendait. L'absence de scènes choquantes font de ce mélodrame bon teint l'apologie astucieuse d'un détournement de mineur. Notre héros, un instant fasciné par le vice, retournera vite aux demoiselles ; quant au quadragénaire, tué au hasard d'une route, il n'a que sa juste punition. La morale est sauve.

Ce film est scandaleux parce qu'il est mensonger et réactionnaire.

On trouvera des homophiles pour s'attendrir sur cette bluette, pour se laisser prendre aux apparences. Ils oublieront, le temps d'une émotion, que cette histoire navrante ne nous sert pas, mais nous condamne.

DANIEL LANDERROY.

PIERRES D'ATTENTE POUR UN DÉBAT

Après avoir lu les notes qui précèdent, je ne puis me retenir d'exprimer dès maintenant ma réaction : j'aime la fougue et l'intransigeance de ce jugement, j'en aime les formules brillantes, acérées comme des traits — mais j'aime aussi, très profondément, le beau film de Roger Blain, et je me désole de voir tant de talent polémique mis au service de tant de mauvaise foi.

Question préalable, qui s'adresse aussi à notre ami Sinclair : pourquoi les films qui ont le courage (en France du moins, il y fait encore un certain courage) de poser le problème de l'homosexualité franchement, sérieusement, au lieu de piquer dans un coin du tableau quelque personnage de « folle » pittoresque (cf. *Les Lèvres rouges*), sont-ils si souvent esquivés dans *Arcadie* ? Le public homophile n'est-il si chatouilleux sur ce chapitre que parce qu'il se sent mis en cause ? Il y a pourtant du plaisir à sortir de son ghetto, à se voir reconnaître droit de cité — et comment nier que *Les Amis*, *L'Homme de Désir*, *Mort à Venise*, *Satyricon*, et *Un Dimanche comme les autres* qui, lui, a été loué, ne nous peignent avec sympathie et compréhension ? Ne serait-ce pas que nous voulons « nous reconnaître » dans de tels films et que, l'homophilie étant infiniment diverse, nous les condamnons facilement parce que les héros ne sont pas à notre goût ou que les relations qu'ils vivent ne ressemblent pas à celles que nous avons vécues ? Ceci est compréhensible, peut-être inévitable, mais comment croire que Blain (ou Delouche, ou Schlesinger) ait prétendu donner une image complète et parfaite de l'homophilie ?

Dès lors, les questions que nous pose le film de Gérard Blain (outre celles qui concernent ses qualités esthétiques sur lesquelles il y aurait tant à dire) se ramènent à deux : cette histoire est-elle vraie ? cette histoire est-elle nuisible aux homophiles ?

L'histoire est vraie, juste, émouvante. Je ne vois pas qu'on le conteste nulle part. « Education socialo-sentimentale », *Un Début dans la Vie*, oui, sans doute, mais je vous en prie, sans référence à Balzac, ni à Stendhal. L'éducation dont il s'agit est une éducation socratique. Un homme mûr, ayant l'expérience du monde et une grande abnégation qui pourrait passer pour de la froideur, s'attache à un jeune homme et lui apprend, patiemment, délicatement, à se connaître, à s'affirmer, à s'épanouir. De ce gamin perdu, qui sans doute était « gigolo » quand il l'a rencontré (peut-être aurait-il mieux valu le dire), il fait, suivant son vœu secret mais jusqu'alors inavouable, un comédien. Et sans doute, Philippe est riche et cultivé, avec ce qu'on appelle de brillantes relations, et Paul est pauvre, inculte, rejeté par une famille sans affection ; Philippe est âgé déjà, Paul encore tout jeune et bouillonnant de vie ; Paul aime l'argent et le prestige social ; Philippe aime le plaisir et la beauté d'un jeune corps qui s'ébroue dans l'eau — mais l'intention évidente du film, il faut être

aveugle pour ne pas le voir, est justement de montrer que tous ces obstacles peuvent être surmontés par une amitié vraie. Je dis bien : obstacles, car il faut être naïf comme un hétérosexuel à notre égard pour penser que ces différences peuvent faciliter autre chose que du parasitisme. Or le film de Blain mérite parfaitement, superlativement, son titre, et le fruit de cette amitié, par-delà le drame de la mort de Philippe, c'est que Paul a appris le courage d'être seul, le goût de la lutte, la confiance en soi, et qu'il peut maintenant offrir au souvenir de l'ami qu'il a perdu ce don plus grand que tous les autres : refusant toutes les solutions de facilité, il sera ce qu'ensemble ils avaient voulu qu'il fût, un grand comédien.

J'ai presque répondu à la seconde question. Un certain public peut se tromper sur la leçon de ce film, mais je crois que beaucoup d'hommes de cœur auront ressenti sa richesse ; la pureté des intentions de Blain me paraît en tout cas inattaquable. Quant à l'épisode de la « minette », voyons ! j'en appelle à tous ceux qui ont vu le film : qui peut croire un seul instant que la tocade passagère (et si amèrement punie) de Paul pour cette petite garce sophistiquée contrebalance, même pour le « bon public », le lien si riche, si profond et si fructueux, qui l'attache à Philippe ? Et que Paul soit bisexuel, cela correspond à une réalité fréquente (qu'on fasse donc le même « reproche » à *Un Dimanche comme les autres* !) et donne encore plus de signification et de poids, me semble-t-il, à cette amitié, qui est *préférence*, et non caprice ou goût exclusif d'un être qu'on pourrait disqualifier comme « anormal ».

Il reste que tout, dans ce film, est suggestion, allusion, par un parti pris esthétique et sentimental auquel, pour ma part, je suis très sensible : pas d'accident d'auto spectaculaire avec bouillie sanglante, pas d'étreintes de corps nus dans un grand lit — mais alors, ce sourire si heureux, si libre, si reconnaissant, de Paul à Philippe lorsqu'il lui apprend à conduire, ses larmes aperçues un instant lorsqu'il sort de la loge où la conciege, derrière l'écran d'une vitre, lui a dit la fin tragique de son ami, ou le regard si franc, si chaleureux, de Nicolas quand Paul lui a « confessé » son homosexualité : « Et après ? » — tout cela me touche et me convainc bien plus que des plaidoyers enflammés et redondants.

Pour la clarté de la démonstration, il aurait peut-être fallu mettre les points sur les i. Roger Blain n'a pas voulu faire un manifeste en faveur de l'homophilie ; il a préféré écrire une histoire profonde et vraie, qui sans doute lui tenait à cœur, et c'est pourquoi il ne pouvait s'encombrer d'effets pathétiques ni d'arguments éloquentes ; il l'a racontée avec cette voix sourde, un peu rauque, brisée parfois par l'émotion et la réserve qu'elle impose, avec cette timidité maladroite mais déchirante, qui étaient déjà celles du comédien dans *Le beau Serge* et *Les Cousins*, non pour nous « attendre », mais pour rendre témoignage à sa vérité, qui est aussi celle de beaucoup d'autres.

JEAN-NOËL SEGRESTAA.

LIVRES ANCIENS LIVRES NOUVEAUX

DIARIO DI UN OMOSESSUALE

(« Journal d'un homosexuel »)

de GIACOMO DACQUINO.

Avec un lancement publicitaire savamment orchestré, vient de sortir en Italie le livre *Diario di un omosessuale* (*Journal d'un homosexuel*) de Giacomo Dacquino (1).

L'auteur est un psychiatre qui a « transcrit dans ce livre dramatique, mais non dépourvu d'ironie, les heures, les jours, les mécanismes psychologiques conscients et inconscients, la longue cure psychanalytique d'un homosexuel. Le journal enregistre les étapes décisives de la thérapie analytique, la prise de conscience d'une problématique enracinée dans une éducation faussée, les transformations qui se produisent dans la personnalité du héros — mais aussi la recherche fiévreuse du partenaire, les risques, les frustrations, l'ostracisme auquel s'expose l'homosexuel, les facteurs qui ont ralenti et bloqué son évolution affective et sexuelle, la lutte épuisante pour résoudre de façon positive une situation devenue insoutenable ».

L'ouvrage est écrit comme un roman, ou plutôt comme un récit, car, tout en « collant » à la réalité dans les faits marginaux, il s'en écarte complètement pour ce qui est du centre, de l'objet même de l'histoire. Il se présente pourtant comme une œuvre objective, rigoureusement scientifique, où tout est rapporté fidèlement, sans embellissements littéraires ou arrière-pensées. L'auteur s'excuse, dans l'introduction, de ce que « le patient, dans la première partie du journal, montre une tendance quasi obsessionnelle à décrire ses expériences homosexuelles. Cela risque de fatiguer le lecteur, mais cette obsession même fait partie du tableau clinique, et en l'éliminant nous aurions mutilé une caractéristique symptomatique de la typicité du héros ».

En réalité, on peut émettre des doutes sur tout cela, et on aimerait bien connaître « pour de vrai » ce héros du *Journal*, qui, après avoir mené une vie de débauche homosexuelle, auprès de laquelle les Néron, les Caligula et les Caracalla de l'histoire romaine (telle qu'on l'enseigne du moins) étaient des enfants de chœur, se transforme en l'espace de quelques mois, grâce à une cure psychanalytique

(1) Editions Feltrinelli. 289 p. Prix : 2 000 lire.

soigneusement laissée dans l'ombre par le récit, « guérit » et devient hétérosexuel !

Le *Diario di un omosessuale* est divisible en deux parties. La première est le récit, fait par le héros, de sa vie, de ses aventures homosexuelles sordides et insatisfaisantes. C'est la partie réussie ; tout homosexuel, sans forcément partager les opinions exprimées par le personnage (en particulier sur la malédiction qui pèse sur l'homosexualité), ne peut s'empêcher de reconnaître là l'accent de la vérité, et de s'identifier, au moins en partie, aux angoisses et aux rêves exprimés par lui.

La seconde partie — la « guérison » — est un amas de notes mal raccordées. Elle n'a aucun rapport, dans la forme, avec ce qui précède, on dirait presque qu'elle a été écrite par une autre main. On en vient à se demander si cette rupture de ton n'est pas due à un sens moral mal avisé, ou à une auto-censure prudente, dans une société qui n'accepte le non-conformisme que dans la mesure où il respecte les « règles du jeu ».

LUCIANO MASSIMO CONSOLI.

CARREFOUR D'AMOUR

roman par J. STOUMPF DE MONTCHAMP (1).

L'auteur, si l'on en croit l'avant-propos, serait un ancien séminariste doté de quelque expérience touchant les délinquants.

Ce sont ses souvenirs qu'il nous livre dans *Carrefour d'amour*.

On peut s'étonner avec de tels antécédents de la coexistence d'une pensée bien simplette avec un préchi-précha assez désuet.

L'anecdote n'attache guère : ce détour dans le siècle d'un séminariste quelque peu tenté par un mauvais garçon de Saint-Germain-des-Près donne prétexte à diverses scènes suggestives.

Mais la morale est sauve. Le gigolo se marie ; et le séminariste, devenu prêtre, se consacre aux jeunes garçons.

Que le Diable ne l'induisse pas trop souvent en tentation ; telle est la grâce que je lui souhaite.

Ainsi soit-il et que le Ciel nous épargne de voir entrer sur un fond de Dely ou de George Ohnet un greffon homosexuel : les fruits de cet arbre ne peuvent qu'être quelque peu blets.

SINCLAIR.

(1) La Bouquinoire. 24 F.

LADY BLACK

par YVES NAVARRE.

Yves Navarre, né pendant la guerre, fils de bourgeois, mais homosexuel (donc révolutionnaire diraient certains et, en l'occurrence, c'est vrai), publicitaire, vient d'écrire un livre brillant qui choque, exaspère parfois mais qui émeut, intitulé : *Lady Black* (1).

Le héros, dans lequel il est bien difficile de ne pas retrouver l'auteur lui-même, supporte mal d'avoir trente ans et pourtant il semble avoir tout pour être heureux, séduction, intelligence, réussite professionnelle et sociale. Mais il est lassé de tout, du monde des affaires dominé par l'arrivisme et l'argent, de la superficialité du milieu homosexuel, de la précarité de ses liaisons amoureuses, et surtout il est dégoûté de lui-même, il ne se sent pas bien dans sa peau.

Il quitte l'agence de publicité où il travaille, songe à se suicider, à se réfugier dans une île grecque, mais avant tout il cherche à faire un retour sur lui-même, à faire le point pour se retrouver tel qu'il est au plus profond de sa personnalité complexe. Alors pour se soulager et se libérer, il écrit.

Et c'est un extraordinaire jaillissement verbal, un torrent qui vous emporte et qui charrie en vrac les souvenirs de son enfance (à l'école, déjà lâche il se laissait battre par ses camarades qui l'avaient baptisé : Julien Salcon), la description de sa stricte famille bourgeoise, des milieux délirants de l'homosexualité internationale, de New-York aux îles grecques, de la vie de bureau avec ses mesquineries et la nécessité du rendement à tout prix ; en l'occurrence, dans la publicité, il s'agit de pousser à la sacro-sainte consommation et, à la fin du livre, il y a un additif qui est un petit chef-d'œuvre de drôlerie, sur le concept publicitaire de la viande hachée qu'il faut baptiser piécade, parce que cela fait mieux vendre.

Dans ce kaléidoscope verbal passent parfois des personnages que l'on reconnaît, malgré le déguisement de leurs noms (ainsi Jouhandeau, ami de l'auteur), des endroits familiers à certains tels que des bains de vapeur (appelés bordelle - hammans) ou des hôtels de passe, tout cela décrit avec un humour percutant.

Rien ni personne n'est épargné, pas même le vocabulaire ; les noms sont déformés, la France devient la Tronce, capitale Prurit, la ville cannibale où l'on s'entre-dévore.

Progressivement cette descente aux enfers, sociaux aussi bien que

(1) Ed. Flammarion. 370 p. Prix : 26 F.

personnels, fait découvrir à Julien son pitoyable être profond, mais le processus d'autodestruction s'accélère, la démence s'installe. Il s'identifie alors à son double tragique, qu'il appelle Lady Black, à la fois homme et femme, glorieusement belle et noire et à qui tantôt il prête ses propres aventures, tantôt il en attribue d'autres, fabuleuses.

Certains peuvent être gênés par l'exhibitionnisme provocant de cette personnalité étrange qu'est Yves Navarre, mais il leur sera cependant difficile de ne pas être emportés par son lyrisme, de ne pas être amusés par son humour grinçant et de ne pas être touchés par l'angoisse profonde de cet homosexuel qui n'a pas su s'accepter tel qu'il est.

RENÉ SORAL.

UNE SAISON PERDUE

roman par BERNARD DELTAILLE (1).

Ce roman est bien écrit — Pourquoi la vie et les propos du héros — Paul — un jeune professeur, n'attachent ni n'émeuvent ?

Il semble que tout se passe dans un univers sous cellophane, où tout s'affadit, où la tête reste si froide que les rapports humains sont frappés de stérilité.

De même pour la sexualité : même l'approche des garçons laisse le narrateur dans un état d'ataraxie surprenant.

Evidemment Paul souffre d'isolement, d'insatisfaction, d'ennui.

Ni les Etats-Unis où il a décidé d'exercer sa profession, ni les pâles intrigues qu'il esquisse ne peuvent combler ce vide profond.

A la vérité rien n'est bien neuf dans cette description d'un fin d'été, puis d'un automne dans une Université du sud, non plus que dans les notations peu originales sur New-York.

Aussi la mort du héros — crime ou suicide — nous soulage-t-elle quelque peu.

Elle sert de prétexte à l'auteur pour se mettre à parler en son nom propre tout en entremêlant sa propre histoire à celle de Paul.

Une saison perdue c'est indéniable, mais pas plus que le temps du lecteur.

SINCLAIR.

(1) N.R.F. 17 F.

LES LÈVRES ROUGES

film franco-belge de HARRY HUMEL.

Heureuses devraient être nos sœurs arcadiennes. Sous couleur (rouge évidemment) de vampirisme, voici que nous est offert le Tristan et Iseult de Lesbos.

Les lèvres rouges n'est pas qu'un film bien fait, c'est une date dans l'histoire du film d'épouvante.

Apanage jusqu'ici à peu près incontesté des anglo-saxons — Murnan mis à part — l'heure a sonné de renoncer à l'attirail poussièreux des sépulcres, fantômes, chauves-souris, bêtes de mort et autres carpathes qui encombraient fort les productions de ce genre.

Des carpathes toutefois nous vient la grande ombre de la comtesse sanglante, Elisabeth Bathory dont j'ai déjà eu l'occasion de vous entretenir lors de la parution, il y a quelques années, d'une biographie consacrée à sa peu banale existence.

Dans le film de Kumel, elle est un peu devenue la madone des sleepings sous les apparences de Delphine Seyrig, sans rien perdre — bien au contraire — d'un charme inquiétant.

Le cadre choisi par le réalisateur est le plat pays de Bruges et Ostende. On peut regretter qu'un meilleur parti n'ait pas été tiré de Bruges et de ses eaux dormantes.

Ne chipotons pas. — Le décor du palace ostendène inexorablement désert à l'automne, est admirablement choisi pour cette aventure de sang et de mort. Les eaux glauques de la mer, les dunes et le sable achèvent de sertir ce cadre.

N'attendez pas que je vous détaille les méandres d'une intrigue d'ailleurs fort bien nouée.

Vous y verrez une Delphine Seyrig, étonnante, évoquer les grâces ondoyantes de Marlène Dietrich à la grande époque.

Harry Kumel connaît ses classiques et il n'est pas jusqu'à l'influence de Paul Delvaux, le peintre belge surréaliste, qui ne soit sensible en plusieurs points de l'œuvre.

Il n'a pas non plus lésiné sur les scènes d'amour sanglant ou non et fait preuve d'une indéniable maîtrise dans un domaine où le moindre faux-pas est fatal.

Je vous laisse également l'aimable surprise de découvrir quelle

(1) In *Le Bal des Vampires*.

singulière belle-mère ne rencontrera jamais Valérie, la jeune mariée du film.

Si j'en juge par les réactions parfois gênées de la salle l'autre soir, gageons que ces lèvres rouges ne laisseront pas le public indifférent.

Et attendons, sans trop d'impatience, que le second volet du dyptique, timidement esquissé par Polanski (1), où l'on voit un vampire mâle particulièrement friand de jeunes garçons, soit jeté en pâture à notre curiosité sombre.

Bon appétit, Messieurs !

SINCLAIR.

LES PRODUCTEURS

film américain de MEL BROOCK.

S'écale, éclate, explose un mauvais goût si accentué qu'il devient un système (1).

Quant aux interprètes ils rivalisent d'affectation, de minauderie, d'outrance caricaturale.

Ne parlons que pour mémoire des acteurs choisis pour jouer un show bien particulier : « Printemps pour Hitler ».

Du naufrage de ce spectacle, qui bien entendu tourne au triomphe, dépend en effet la réussite de l'escroquerie échafaudée par les producteurs.

Il serait injuste de ne pas mentionner un morceau de « haute graisse » l'audition des « Hit... » chantants !

L'emporte évidemment le plus chochette.

On le retrouve sur scène flanqué d'un Goebbels du même tonneau et d'une série de boys nazis.

Défolement impudique à Broadway des anciennes terreurs juives ou le troisième Reich à la sauce Bialystock !

Tel est le délicat patronyme choisi pour le séducteur d'américaines croulantes et obsédées qu'il plume tour à tour avec brio pour financer sa revue.

Que ce soit ce producteur (Zero Mostel) le metteur en scène (Christophe Hewett) campé d'abord en travesti (et qu'on affuble, délicate attention, d'un nom français) ou de son factotum (Andréas Voutsinas) en faux Raspoutine, on ne sait auquel donner la palme de l'agressivité tantousarde.

L'auteur n'a reculé devant aucun moyen pour faire rire le spectateur et il n'est pas douteux qu'il y parvient plus d'une fois.

Disons toutefois que ce n'est pas encore ce film qui améliorera notre image de marque auprès du grand public.

SINCLAIR.

(1) Producers.

ENQUÊTE SUR LE VICE

film allemand de ALFRED VOHER.

Je suis consciencieux à mes heures — rares d'ailleurs — et c'est le souci de vous informer, qui m'a conduit à voir ce film série Z.

J'en ignorais tout, hormis que l'enquête portait sur le meurtre d'un travesti.

Loin du navet que je redoutais, j'ai eu l'agréable surprise de voir une œuvre bien menée, au rythme vif, correctement interprétée, avec une utilisation intelligente du port de Hambourg et maints autres éléments louables.

Les investigations policières se déroulent pour une part dans le cabaret où se produisent exclusivement des travestis ; puis font un long détour dans le milieu des ferrailleurs et agents diplomatiques doubles ou triples.

On sait par cœur que dans ce domaine la fiction n'égale jamais la réalité.

Ne comptez pas sur moi pour vous narrer l'intrigue dont la cohérence résisterait mal à l'examen.

Les choses sont menées à une telle allure que vous n'aurez guère le loisir de vous poser des questions.

On n'y lésine pas sur le cadavre, la violence, le sang répandu en abondance. Natures délicates s'abstenir.

Au passage un bordel-couvent ou un couvent-bordel qui, comme dit le guide Michelin, vaut le détour.

Quant au milieu des travestis il n'est évidemment vu que de l'extérieur dans une optique policière sans indulgence mais aussi sans parti-pris. On y contemple assez longuement une créature de couleur dont on a le temps d'apprécier tous les charmes.

Quelques-unes de ces silhouettes ambiguës ne sont pas, semble-t-il, entièrement inconnues, mais peut-être est-ce dû au fait que tous les travestis ont un air de famille ?

En tous cas ce film sans prétentions mais bien fait est aimablement divertissant et repose de beaucoup d'autres plus ambitieux que réussis.

SINCLAIR.

SALAUD (VILLAIN)

film anglais de MICHAEL TUCHNER.

Même en un temps où la concurrence est vive, voici le film le plus misogynne de la saison !

Histoire de gangsters — hold up — violence en tous genres, etc..., rien ne le signalerait particulièrement à l'attention, n'était ce parti-pris très évident.

Par divers côtés, on songe à l'Escalier — Le principal interprète, Richard Burton, est flanqué d'une mère très âgée. Elle est toutefois moins gâteuse que dans le film de Stanley Donen, et les petits soins dont il l'entoure ne sont pas risibles.

C'est que Burton incarne un spécialiste du racket qui s'est élevé à un rang éminent dans la truanderie par une férocité de tous les instants.

A ses débuts, videur dans une boîte de nuit, il a châtré un client truqueur. Cet épisode nous est seulement conté.

Mais tout au long du film nous le voyons à maintes reprises faire preuve d'une cruauté délibérée, certainement liée à des fantasmes sexuels.

Il ne fait aucun mystère de son homosexualité, entretient un demi-sel, juif, entremetteur et ambivalent.

Par deux fois il le corrige sévèrement, notamment quand Ian Mac Shane — le gigolo — s'encombre un peu trop de femmes.

Reconnaissons que le réalisateur se tient toujours à l'écart du ridicule ou du conventionnel.

L'acteur assez prodigieux qu'est Burton ne prête jamais à sourire et Ian Mac Shane n'a rien d'efféminé.

Quant aux quelques jeunes personnes qui se trouvent sur le trajet de ce bulldozer, elles sont tout simplement balayées.

Le dialogue est percutant — et techniquement le film est très soigné.

Même dans la dernière séquence quand la morale inévitablement triomphe, le doute plane sur le châtiment définitif du coupable.

Ici l'homosexualité ne sombre jamais dans le grotesque à la différence des « Producteurs », mais frôle assez souvent le pathétique.

Burton, à la mort de sa mère, n'a d'autre refuge que son attachement viscéral pour son compagnon assez symboliquement dénommé Wolfe (Ian Mac Shane).

Si poussée au noir qu'elle puisse paraître, cette peinture n'est-elle pas le reflet fidèle des sentiments profonds de beaucoup d'entre nous ?

Louons une lucidité assez rare et recommandons ce film aux amateurs d'émotions fortes.

SINCLAIR.

LE FRÈRE, LA SŒUR... ET L'AUTRE

film anglais de DOUGLAS HICKOK
(Entertaining Mister Sloane).

Ce film n'a fait, à Paris, qu'une très courte carrière et on peut le regretter.

Il est adapté d'une pièce de Joe Orson dont d'autres que moi vous entretiendront puisqu'elle a été portée à la scène sous le titre **Le Locataire**.

Joe Orson est un auteur à succès Outre-Manche. Avant d'être assassiné par l'ami avec qui il vivait depuis deux ans environ, il a publié six ou sept pièces de théâtre. Celle-ci serait la première en date et a connu un grand succès.

C'est une description assez impitoyable d'une Société partagée entre Eros et Thanatos ou plutôt asservie à ces deux divinités sans merci.

Les premiers plans du film : un enterrement ou pour mieux dire quelques vues très fragmentaires de la cérémonie au cimetière, immédiatement suivies par une bouche obscène succulant une sucette sont assez démonstratifs.

La suite ne l'est guère moins : il s'agit de la rivalité feutrée qui oppose un frère et une sœur dans la possession d'un gigolo assez inquiétant.

Il a en effet deux meurtres, dont celui du propre père de ses hôtes, sur la conscience. Il ne contrôle pas ses impulsions et vit au jour le jour (ou plutôt à la nuit la nuit) une existence toute d'abandon. Qui n'a rencontré ce type d'individu ?

Peter Mac Enery incarne à merveille ce bi-métalliste, parfaitement veule et prêt, pour surnager, à toutes les histoires.

Dans le rôle de la maîtresse très maternelle excelle Beryl Reid (fort supérieure à Madeleine Robinson, son homologue dans la pièce française).

Quant au frère, businessman quelque peu véreux et exclusivement homosexuel, il a une présence surprenante dans un emploi malaisé.

Il n'est que de voir les efforts du malheureux Paul Crauchet dans **Le Locataire**, tout empêtré dans son personnage, pour apprécier la maîtrise de l'acteur anglais.

Convient-il de regretter qu'une peinture aussi féroce de l'homosexualité nous soit offerte par un des nôtres ?

Peinture très, sinon trop, crue : par exemple je ne crois pas le moins du monde les deux meurtres indispensables à l'action.

Quant au décor, il est en place pour un film d'épouvante — l'éclairage mis à part — c'est une extravagante maison tout en

recoins, vitraux et pignons plantés au milieu d'un cimetière. Depuis l'Escalier on finira par croire que c'est là le site idéal pour couples homosexuels !

Rassurez-vous, la fin de l'œuvre est très morale : tout finit par deux mariages.

Frère et sœur concluent un arrangement : ils se partageront le séduisant Mister Sloane six mois chacun. Mais préalablement ils se marieront solennellement avec lui, le célébrant étant à tour de rôle d'abord le frère, puis la sœur !

Les auteurs se soucient comme d'une guigne du bon goût et une ultime preuve en est fournie par le dernier plan où, dans le style liché des cartes postales 1900, frère et sœur embrassent simultanément une joue de leur commune proie.

Doit-on redire avec le poète : « Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier » ?

SINCLAIR.

COPAIN, AMI, AMOUR

chanson de DAVE.

C'est une soirée de variétés au Club des Pays Latins qui m'a fait découvrir ce charmant chanteur blond qui nous vient de Hollande.

Comme il nous a parlé de son dernier disque j'ai fait l'effort de l'acheter. Un effort, en effet, parce que les programmeurs de la Radio (ceux qui décident de ce que nous devons entendre sur les ondes) n'ont pas osé passer cette chanson d'amour qui s'intitule : **Copain, Ami, Amour**, il n'est pas facile à trouver ! (1).

Pourquoi n'ont-ils pas osé ?

J'ai écouté attentivement ce disque et je n'y ai trouvé qu'une chanson d'amour pudique et sincère. Naturellement, admettons que « je t'aime » soit choquant dans la mesure où c'est un aveu intime... mais c'est une chanson...

Dave a compris une chose au moins : le moment n'est pas encore venu de chanter la vérité, de chanter l'amour de deux garçons... contrairement à ce qu'on pourrait croire en lisant nombre de livres et en assistant à des films de plus en plus nombreux...

Quoi qu'il en soit un très bon disque, une chanson prenante, chantée par un garçon à la voix qui ne s'oublie plus...

Un disque à ressortir dans cinq ans, peut-être...

Un disque que les Arcadiens doivent acheter... tout de suite.

W. LOISEAU.

(1) *Copain, ami, amour* — Dans tes bras — Disque Riviera — N° 121 360 L.

COURCHEVEL 1850

POP CLUB GRILL

HOTEL DES TROIS VALLÉES

Bar - Restaurant - Souper - Pop music
Ouvert jusqu'à l'aube

MEILLEUR ACCUEIL AUX ARCADIENS

POUR VOS PROBLEMES

- d'EPARGNE,
- d'ASSURANCE VIE,
- de retraite.

POUR VOTRE ASSURANCE

- incendie, vol,
- automobile,
- accidents,
- chasse,
- sports d'hiver, etc...

UN ARCADIEEN EST A VOTRE SERVICE :

BERNARD GILLES

92, avenue de Paris
94-CHARENTON — Téléphone : 368-26-56

(se rend à domicile sur simple appel téléphonique)

L'ESCALE BLANCHE

HOTEL - RESTAURANT

Calme — Confort — Ambiance — Chalet

ÉTÉ — HIVER

LES CARROZ (74) — Tél. : 10 ARACHES

ACCUEIL SYMPATHIQUE AUX ARCADIENS

HOTEL DE L'ESPERANCE

15, rue Pascal — PARIS-5° — Tél. : 707-10-99

au QUARTIER LATIN

CHAMBRE à la journée - à la semaine - au mois - avec gaz

HOTEL STAR (avec ascenseur)

87, avenue Emile-Zola — PARIS-15° — Tél. : 828-48-22

HOTEL LAKANAL

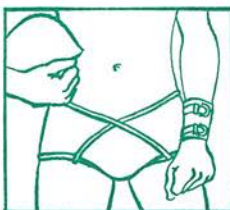
9 bis, rue Lakanal — Paris-15° — Tél. : 828-09-13

dirigé par un Arcadien

Amis d'ARCADIE, chez

BARLAY

CHEMISERIE



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, PARIS-VI°

Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)

Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés

— UNE FLEUR POUR CHACUN —

RAYMOND COUDRAY

CONSEIL IMMOBILIER

VENTE — ACHAT — LOCATIONS — TRAVAUX

Renseignements gratuits aux Arcadiens

Sur rendez-vous : 222-74-20